

ATHALIE,

TRAGÉDIE.

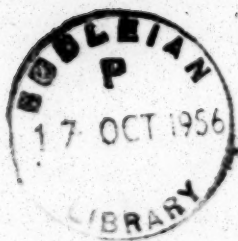
Tirée de l'écriture sainte.

Par M. DE RACINE.



A L O N D R E S:
Imprimé pour T. OSBORNE & J. SHIPTON
dans *Gray's-Inn.*

M DCC LVI.



P R E F A C E.

TOut le monde fait que le royaume de Juda étoit composé des deux tribus de Juda & de Benjamin, & que les dix autres tribus qui se révoltèrent contre Roboam, composoient le royaume d'Israël. Comme les rois de Juda étoient de la maison de David, & qu'ils avoient dans leur partage la ville & le temple de Jérusalem, tout ce qu'il y avoit de prêtres & de lévites se retirèrent auprès d'eux, & leur demeurèrent toujours attachés. Car depuis que le temple de Salomon fut bâti, il n'étoit plus permis de sacrifier ailleurs, & tous ces autres autels qu'on élevoit à Dieu sur des montagnes appelées par cette raison dans l'écriture les hauts lieux, ne lui étoient point agréables. Ainsi le culte légitime ne subsistoit plus que dans Juda. Les dix tribus, excepté un très-petit nombre de personnes, étoient ou idolâtres, ou schismatiques.

Au reste ces prêtres & ces lévites faisoient eux-mêmes une tribu fort nombreuse. Ils furent partagés en diverses classes pour servir tour-à-tour dans le temple, d'un jour de sabbath à l'autre. Les prêtres étoient de la famille d'Aaron, & il n'y avoit que ceux de cette famille, lesquels pussent exercer la sacrificature. Les lévites leur étoient subordonnés, & avoient soin entre autre choses du chant, de la préparation des victimes, & de la garde du temple. Ce nom de lévite ne laisse pas d'être donné quelquefois indifféremment à tous ceux de la tribu. Ceux qui étoient en semaine avoient, ainsi que le grand prêtre, leur logement dans les portiques ou galeries, dont le temple étoit environné, & qui faisoient partie du temple même. Tout l'édifice s'appelloit en général le lieu saint. Mais on appelloit plus particulièrement de ce nom cette partie du temple intérieur, où étoit le chandelier d'or, l'autel des parfums, & les tables des pains de proposition. Et cette partie étoit encore distinguée du saint des saints, où étoit l'arche, & où le grand prêtre seul avoit droit d'entrer une fois l'année. C'étoit une tradition assez
con-

constante que la montagne sur laquelle le temple fut bâti, étoit la même montagne, où Abraham avoit autrefois offert en sacrifice son fils Isaac.

J'ai crû devoir expliquer ici ces particularités, afin que ceux à qui l'histoire de l'ancien testament ne sera pas assez présente, n'en soient point arrêtés en lisant cette tragédie. Elle a pour sujet, Joas reconnu & mis sur le trône; & j'aurois dû dans les règles l'intituler Joas. Mais la plûpart du monde n'en ayant entendu parler que sous le nom d'Athalie, je n'ai pas jugé à propos de la leur présenter sous un autre titre, puisque d'ailleurs Athalie y joue un personnage si considérable, & que c'est sa mort qui termine la pièce. Voici une partie des principaux événemens qui devancèrent cette grande action.

Joram, roi de Juda, fils de Josaphat, & le septième roi de la race de David, épousa Athalie fille d'Achab & de Jézabel, qui régnoient en Israël, fameux l'un & l'autre, mais principalement Jézabel, par leurs sanglantes persécutions contre les prophètes. Athalie, non moins impie que sa mere, entraîna bien-tôt le roi son

mari dans l'idolâtrie, & fit même construire dans Jérusalem un temple à Baal, qui étoit le Dieu du pays de Tyr & de Sidon, où Jézabel avoit pris naissance. Joram après avoir vû périr par les mains des Arabes & des Philistins tous les princes ses enfans, à la réserve d'Okofias, mourut lui-même misérablement d'une longue maladie qui lui consuma les entrailles. Sa mort funeste n'empêcha pas Okofias d'imiter son impiété & celle d'Athalie sa mere. Mais ce prince, après avoir régné seulement un an, étant allé rendre visite au roi d'Israël frere d'Athalie, fut enveloppé dans la ruine de la maison d'Achab, & tué par l'ordre de Jehu, que Dieu avoit fait sacrer par ses prophètes, pour régner sur Israël, & pour être le ministre de ses vengeances. Jehu extermina toute la postérité d'Achab, & fit jetter par les fenêtres Jézabel, qui, selon la prédiction d'Elie, fut mangée des chiens dans la vigne de son héritage. Athalie ayant appris à Jérusalem tous ces massacres, entreprit de son côté d'éteindre entièrement la race royale de David, en faisant mourir tous les enfans d'Okofias ses petits-fils. Mais heureusement Josabet sœur d'Okofias, & fille de Joram,
mais

mais d'une autre mere qu'Athalie, étant arrivée lorsqu'on égorgeoit les princes ses neveux, elle trouva moyen de dérober du milieu des morts le petit Joas encore à la mamelle, & le confia avec sa nourrice au grand prêtre son mari, qui les cacha tous deux dans le temple, où l'enfant fut élevé secrettement jusqu'au jour qu'il fut proclamé roi de Juda. L'histoire des rois dit que ce fut la septième année d'après. Mais le texte grec des paralippomènes, que Sévere Sulpice a suivi, dit que ce fut la huitième. C'est ce qui m'a autorisé à donner à ce prince neuf à dix ans, pour le mettre déjà en état de répondre aux questions qu'on lui fait.

Je crois ne lui avoir rien fait dire, qui soit au dessus de la portée d'un enfant de cet âge, qui a de l'esprit & de la mémoire. Mais quand j'aurois été un peu au de-là, il faut considérer que c'est ici un enfant tout extraordinaire, élevé dans le temple par un grand prêtre qui le regardant comme l'unique espérance de sa nation, l'avoit instruit de bonne heure dans tous les devoirs de la religion & de la royauté. Il n'en étoit pas de même des enfans des Juifs, que de la plûpart des nôtres. On

leur apprenoit les saintes lettres non-seulement dès qu'ils avoient atteint l'usage de la raison, mais pour me servir de l'expression de saint Paul, dès la mamelle. Chaque Juif étoit obligé d'écrire une fois en sa vie de sa propre main le volume de la loi tout entier. Les rois étoient même obligés de l'écrire deux fois, & il leur étoit enjoint de l'avoir continuellement devant les yeux. Je puis dire ici que la France voit en la personne d'un prince de huit ans & demi, qui fait aujourd'hui ses plus cheres délices, un exemple illustre de ce que peut dans un enfant un heureux naturel aidé d'une excellente éducation : & que si j'avois donné au petit Joas la même vivacité & le même discernement qui brille dans les reparties de ce jeune prince, on m'auroit accusé avec raison d'avoir peché contre les règles de la vraisemblance.

L'âge de Zacharie fils du grand prêtre n'étant point marqué, on peut lui supposer si l'on veut deux ou trois ans de plus qu'à Joas.

J'ai suivi l'explication de plusieurs commentateurs fort habiles, qui prouvent par le texte même de l'écriture, que tous

ces

ces soldats à qui Joïada, ou Joad, comme il est appelé dans Josèphe, fit prendre les armes consacrées à Dieu par David, étoient autant de prêtres & de lévites, aussi bien que les cinq centeniers qui les commandoient. En effet, disent ces interprètes, tout devoit être saint dans une si sainte action, & aucun profane n'y devoit être employé. Il s'y agissoit non-seulement de conserver le scéptre dans la maison de David, mais encore de conserver à ce grand roi cette suite de descendants, dont devoit naître le Messie. *Car ce Messie tant de fois promis comme fils d'Abraham, devoit aussi être fils de David, & de tous les rois de Juda.* De-là vient que l'illustre & savant prélat *, de qui j'ai emprunté ces paroles, appelle Joas le précieux reste de la maison de David. Josèphe en parle dans les mêmes termes. Et l'écriture dit expressément, que Dieu n'extermina pas toute la famille de Joram, voulant conserver à David la lampe qu'il lui avoit promise. Or cette lampe qu'étoit-ce autre chose que la lumière qui devoit être un jour révélée aux nations.

L'histoire ne spécifie point le jour où Joas fut proclamé. Quelques interprètes veulent que ce fût un jour de fête. J'ai choisi celle de la Pentecôte, qui étoit l'une des trois grandes fêtes des Juifs. On y célébroit la mémoire de la publication de la loi sur le mont de Sinaï, & on y offroit aussi à Dieu les premiers pains de la nouvelle moisson ; ce qui faisoit qu'on la nommoit encore la fête des prémices. J'ai songé que ces circonstances me fourniroient quelque variété pour les chants du chœur.

Ce chœur est composé de jeunes filles de la tribu de Lévi, & je mets à leur tête une fille que je donne pour sœur à Zacharie. C'est elle qui introduit le chœur chez sa mere. Elle chante avec lui, porte la parole pour lui, & fait enfin les fonctions de ce personnage des anciens chœurs qu'on appelloit le Coriphée. J'ai aussi essayé d'imiter des anciens cette continuité d'action, qui fait que leur théâtre ne demeure jamais vuide ; les intervalles des actes n'étant marqués que par des hymnes & par des moralités du chœur, qui ont rapport à ce qui se passe.

On

On me trouvera peut-être un peu hardi d'avoir osé mettre sur la scène un prophète inspiré de Dieu, & qui prédit l'avenir. Mais j'ai eu la précaution de ne mettre dans sa bouche que des expressions tirées des prophètes mêmes. Quoique l'écriture ne dise pas en termes exprès que Joïada ait eu l'esprit de prophétie, comme elle le dit de son fils, elle le représente comme un homme tout plein de l'esprit de Dieu. Et d'ailleurs ne paroît-il pas par l'Evangile qu'il a pû prophétiser en qualité de souverain pontife? Je suppose donc qu'il voit en esprit le funeste changement de Joas, qui après trente années d'un règne fort pieux, s'abandonna aux mauvais conseils des flatteurs, & se souilla du meurtre de Zacharie, fils & successeur de ce grand prêtre. Ce meurtre commis dans le temple fut une des principales causes de la colere de Dieu contre les Juifs, & de tous les malheurs qui leur arrivèrent dans la suite. On prétend même que depuis ce jour-là les réponses de Dieu cessèrent entièrement dans le sanctuaire. C'est ce qui m'a donné lieu de faire prédire tout de suite à Joad & la destruction du temple, & la ruine de Jérusalem.

Mais comme les prophètes joignent d'ordinaire les consolations aux menaces, & que d'ailleurs il s'agit de mettre sur le trône un des ancêtres du Messie, j'ai pris occasion de faire entrevoir la venue de ce consolateur ; après lequel tous les anciens justes soupiroient. Cette scène, qui est une espèce d'épisode, amène très naturellement la musique, par la coutume qu'avoient plusieurs prophètes d'entrer dans leurs saints transports au son des instrumens. Témoin cette troupe de prophètes, qui vinrent au-devant de Saül avec des harpes & des lyres, qu'on portoit devant eux, & témoin Elisée lui-même, qui étant consulté sur l'avenir par le roi de Juda & par le roi d'Israel, dit comme fait ici Joad, *Adducite mibi psaltem.* Ajoutez à cela que cette prophétie sert beaucoup à augmenter le trouble dans la pièce, par la consternation & par les différens mouvemens où elle jette le chœur & les principaux acteurs.

ACTEURS.

ACTEURS.

JOAS, roi de Juda, fils d'Okofias.

ATHALIE, veuve de Joram, ayeule de Joas.

JOAD, autrement JOAIDA, grand prêtre.

JOSABET, tante de Joas, femme du grand prêtre.

ZACHARIE, fils de Joad & de Josabet.

SALOMITH, sœur de Zacharie.

ABNER, l'un des principaux officiers des rois de Juda.

AZARIAS.

ISMAEL.

ET LES TROIS AUTRES CHEFS des }
prêtres & des lévites.

MATHAN, prêtre apostat, sacrificateur de Baal.

NABAL, confident de Mathan.

AGAR, femme de la suite d'Athalie.

TROUPE DE PRETRES ET DE LEVITES.

SUITE D'ATHALIE.

LA NOURRICE de Joas.

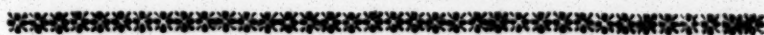
CHOEUR de jeunes filles de la tribu de Lévi.

La scène dans le temple de Jérusalem, dans un vestibule de l'appartement du grand prêtre.



ATHALIE,

TRAGÉDIE.



ACTE PREMIER, SCENE PREMIERE.

JOAD, ABNER.

ABNER.



OUI, je viens dans son temple adorer
l'éternel.

Je viens, selon l'usage antique & solen-
nel,

Célébrer avec vous la fameuse jour-
née,

Où sur le mont Sina la loi nous fut donnée.

Que les tems sont changés! Si-tôt que de ce jour

La trompette sacrée annonçoit le retour,

Du

Du temple orné par tout de festons magnifiques,
 Le peuple saint en foule inondoit les portiques ;
 Et tous devant l'autel avec ordre introduits,
 De leurs champs dans leurs mains portant les nou-
 veaux fruits,

6 Au Dieu de l'univers consacroient ces prémices.
 Les prêtres ne pouvoient suffire aux sacrifices.
 L'audace d'une femme arrêtant ce concours
 En des jours ténébreux a changé ces beaux jours.
 D'adorateurs zélés à peine un petit nombre
 Ose des premiers tems nous retracer quelque ombre.
 Le reste pour son Dieu montre un oubli fatal,
 Ou même s'empressant aux autels de Baal,
 Se fait initier à ses honteux mystères,
 Et blasphème le nom qu'ont invoqué leurs peres.
 Je tremble, qu'Athalie, à ne vous rien cacher,
 Vous-même de l'autel vous faisant arracher,
 N'acheve enfin sur vous ses vengeances funestes,
 Et d'un respect forcé ne dépouille les restes.

J O A D.

D'où vous vient aujourd'hui ce noir pressentiment ?

A B N E R.

Pensez-vous être saint & juste impunément ?

Dès long tems elle hait cette fermeté rare

13 Qui rehausse en Joad l'éclat de la tiare.

Dès long-tems votre amour pour la religion

Est traité de révolte & de sédition.

Du mérite éclatant cette reine jalouse

Hait sur-tout Josabet votre fidèle épouse.

Si du grand prêtre Aâron Joad est successeur,

De notre dernier roi Josabet est la sœur.

Mathan d'ailleurs, Mathan ce prêtre sacrilège

Plus méchant qu'Athalie à toute heure l'assiège,

Mathan de nos autels infame déserteur,

14 Et de toute vertu zélé persécuteur.

C'est

C'est peu que le front ceint d'une mître étrangere
Ce lévite à Baal prête son miniftre.
Ce temple l'importune, & fon impiété
Voudroit anéantir le Dieu qu'il a quitté.
Pour vous perdre, il n'est point de ressorts qu'il n'in-
vente.

Quelquefois il vous plaint, souvent même il vous
vante.

Il affecte pour vous une fauffe douceur.
Et par là de fon fiel colorant la noirceur,
Tantôt à cette reine il vous peint redoutable,
Tantôt voyant pour l'or fa soif infatiable,
Il tui feint qu'en un lieu, que vous seul connoiffiez,
Vous cachez des trésors par David amassés. 90
Enfin depuis deux jours la superbe Athalie
Dans un sombre chagrin paroît ensevelie.
Je l'observois hier, & je voyois ses yeux
Lancer sur le lieu saint des regards furieux ;
Comme si dans le fond de ce vaste édifice
Dieu cachoit un vengeur armé pour son supplice.
Croyez-moi, plus j'y pense, & moins je puis douter
Que sur vous son courroux ne soit prêt d'éclater,
Et que de Jezabel la fille sanguinaire
Ne vienne attaquer Dieu jusqu'en son sanctuaire. 22

J O A D.

Celui qui met un frein à la fureur des flots
Sait aussi des méchans arrêter les complots.
Soumis avec respect a sa volonté sainte,
Je crains Dieu, cher Abner, & n'ai point d'autre
crainte.

Cependant je rends grace au zèle officieux
Qui sur tous mes périls vous fait ouvrir les yeux.
Je vois que l'injustice en secret vous irrite,
Que vous avez encor le cœur Israélite.

Le ciel en soit béni. Mais ce secret courroux,
 Cette oïfive vertu, vous en contentez-vous ?
 La foi qui n'agit point, est-ce une foi sincère ?
 Huit ans déjà passés une impie étrangère
 Du scéptre de David usurpe tous les droits,
 Se baigne impunément dans le sang de nos rois,
 Des enfans de son fils détestable homicide,
 Et même contre Dieu leve son bras perfide.
 Et vous l'un des soutiens de ce tremblant état,
 Vous nourri dans les camps du saint roi Josaphat,
 Qui sous son fils Joram commandiez nos armées,
 Qui rassurâtes seul nos villes alarmées,
 Lorsque d'Okosias le trépas imprévû
 Dispersa tout son camp à l'aspect de Jehu ;
 Je crains Dieu, dites-vous, sa vérité me touche.
 Voici comme ce Dieu vous répond par ma bouche :
 Du zèle de ma loi que fert de vous parer ?
 Par de stériles vœux pensez-vous m'honorer ?
 Quel fruit me revient-il de tous vos sacrifices ?
 Ai-je besoin du sang des boucs & des génisses ?
 Le sang de vos rois crie, & n'est point écouté.
 Rompez, rompez tout pacte avec l'impiété.
 Du milieu de mon peuple exterminiez les crimes,
 Et vous viendrez alors m'immoler vos victimes.

A B N E R.

Hé que puis-je au milieu de ce peuple abattu ?
 Benjamin est sans force, & Juda sans vertu.
 Le jour qui de leurs rois vit éteindre la race,
 Eteignit tout le feu de leur antique audace.
 Dieu même, disent-ils, s'est retiré de nous.
 De l'honneur des Hébreux autrefois si jaloux,
 Il voit sans intérêt leur grandeur terrassée,
 Et sa miséricorde à la fin s'est lassée.

On

T R A G E D I E.

19

On ne voit plus pour nous ses redoutables mains
De merveilles sans nombre effrayer les humains.
L'arche sainte est muette & ne rend plus d'oracles,

J O A D.

Et quel tems fut jamais si fertile en miracles ?
Quand Dieu, par plus d'effets montra-t-il son pou-
voir ?

Auras-tu donc toujours des yeux pour ne point voir,
Peuple ingrat ? Quoi toujours les plus grandes mer-
veilles

Sans ébranler ton cœur frapperont tes oreilles ?

Faut-il, Abner, faut-il vous rappeler le cours
Des prodiges fameux accomplis en nos jours ?

Des tyrans d'Israël les célèbres disgraces,

Et Dieu trouvé fidèle en toutes ses menaces ;

L'impie Achab détruit, & de son sang trempé

Le champ que par le meurtre il avoit usurpé ;

Près de ce champ fatal Jézabel immolée,

Sous les piéds des chevaux cette reine foulée ;

Dans son son sang inhumain les chiens désaltérés,

Et de son corps hideux les membres déchirés ;

Des prophètes menteurs la troupe confondue,

Et la flamme du ciel sur l'autel descendue ;

Elie aux élémens parlant en souverain,

Les cieux par lui fermés & devenus d'airain,

Et la terre trois ans sans pluie & sans rosée ;

Les morts se ranimans à la voix d'Elisée ;

Reconnoissez, Abner, à ces traits éclatans,

Un Dieu, tel aujourd'hui qu'il fut dans tous les tems.

Il fait, quand il lui plaît, faire éclater sa gloire,

Et son peuple est toujours présent à sa mémoire.

A B N E R.

Mais où sont ces honneurs à David tant promis,

Et

Et prédits même encore à Salomon son fils ?
 Hélas ! Nous espérons que de leur race heureuse
 Devoit sortir de rois une suite nombreuse,
 Que sur toute tribu, sur toute nation
 L'un d'eux établiroit sa domination,
 Feroit cesser par tout la discorde & la guerre,
 Et verroit à ses pieds tous les rois de la terre.

JOAD.

Aux promesses du ciel pourquoi renoncez-vous ?

ABNER.

Ce roi fils de David où le chercherons-nous ?
 Le ciel même peut-il réparer les ruines
 De cet arbre séché jusques dans ses racines ?
 Athalie étouffa l'enfant même au berceau.
 Les morts après huit ans sortent-ils du tombeau ?
 Ah ! Si dans sa fureur elle s'étoit trompée,
 Si du sang de nos rois quelque goutte échappée...

JOAD.

Hé bien ? Que feriez-vous ?

Rec 1 ABNER.

O jour heureux pour moi !
 De quelle ardeur j'irois reconnoître mon roi !
 Doutez-vous qu'à ses pieds nos tribus empressées...
 Mais pourquoi me flatter de ces vaines pensées ?
 Déplorable héritier de ces rois triomphans
 Okofias restoit seul avec ses enfans.
 Par les traits de Jehu je vis percer le pere,
 Vous avez vû les fils massacrés par la mere.

JOAD.

Je ne m'explique point. Mais quand l'astre du
 jour
 Aura sur l'horison fait le tiers de son tour,
 Lorsque la troisième heure aux prières rappelle,
 Retrouvez-vous au temple avec ce même zèle.

Dieu

TRAGÉDIE.

21

Dieu pourra vous montrer par d'importans bien-faits,

Que sa parole est stable, & ne trompe jamais.

Allez, pour ce grand jour il faut que je m'apprête,
Et du temple déjà l'aube blanchit le faîte.

ABNER.

Quel sera ce bienfait que je ne comprends pas !

L'illustre Josabet porte vers vous ses pas.

Je fors, & vais me joindre à la troupe fidèle

Qu'attire de ce jour la pompe solennelle.

3

SCÈNE II.

JOAD, JOSABET.

JOAD.

L Es tems sont accomplis, Princesse, il faut parler,

Et votre heureux larcin ne se peut plus celer.

Des ennemis de Dieu la coupable insolence

Abusant contre lui de ce profond silence,

Accusent trop long-tems ses promesses d'erreur.

Que dis-je ? Le succès animant leur fureur,

Jusques sur notre autel votre injuste marâtre

Veut offrir à Baal un encens idolâtre.

Montrons ce jeune roi que vos mains ont sauvé,

Sous l'aile du Seigneur dans le temple élevé.

De nos princes Hébreux il aura le courage,

Et déjà son esprit a devancé son âge.

Avant que son destin s'explique par ma voix,

Je vais l'offrir au Dieu par qui régneront les rois.

Aussi-tôt assemblant nos lévites, nos prêtres.

Je leur déclarerai l'héritier de leurs maîtres.

JOSABET.

Sait-il déjà son nom, & son noble destin ?

JOAD,

Il ne répond encor qu'au nom d'Eliacin,
Et se croit quelque enfant rejeté par sa mere,
A qui j'ai par pitié daigné servir de pere.

J O S A B E T.

Hélas ! De quel péril je l'avois sù tirer !
Dans quel péril encore est-il prêt de rentrer !

J O A D.

Quoi ? Déjà votre foi s'affoiblit & s'étonne ?

J O S A B E T.

A vos sages conseils, Seigneur, je m'abandonne.
Du jour que j'arrachai cet enfant à la mort,
Je remis en vos mains tout le soin de son fort.
Même de mon amour craignant la violence.
Autant que je le puis, j'évite sa présence,
De peur qu'en le voyant, quelque trouble indiscret
Ne fasse avec mes pleurs échapper mon secret.
Sur-tout j'ai crû devoir aux larmes, aux prières
Consacrer ces trois jours & ces trois nuits entières.
Cependant aujourd'hui puis-je vous demander
Quels amis vous avez prêts à vous seconder ?
Abner, le brave Abner viendra-t-il nous défendre ?
A-t-il près de son roi fait serment de se rendre ?

J O A D.

Abner, quoiqu'on se pût assurer sur sa foi,
Ne fait pas même encor si nous avons un roi.

J O S A B E T.

Mais à qui de Joas confiez-vous la garde ?
Est-ce Obede, est-ce Amnon que cet honneur re-
garde ?

De mon pere sur eux les bienfaits répandus...

J O A D

A l'injuste Athalie ils se sont tous vendus.

J O S A B E T.

Qui donc opposez-vous contre ses satellites ?

Ne

JOAD.

Ne vous l'ai-je pas dit ? Nos prêtres, nos lévites.

JOSABET.

Je sai que près de vous en secret assemblé ;
Par vos soins prévoyans leur nombre est redoublé ;
Que pleins d'amour pour vous, d'horreur pour Atha-
lie,

Un serment solennel par avance les lie
A ce fils de David qu'on leur doit révéler. 25,
Mais quelque noble ardeur dont ils puissent brûler,
Peuvent-ils de leur roi venger seuls la querelle ;
Pour un si grand ouvrage est-ce assez de leur zèle ?
Doutez-vous qu'Athalie, au premier bruit semé
Qu'un fils d'Okosias est ici renfermé,
De ses fiers étrangers assemblant les cohortes,
N'environne le temple & n'en brise les portes ?
Suffira-t-il contre eux de vos ministres saints,
Qui levant au Seigneur leurs innocentes mains
Ne savent que gémir, & prier pour nos crimes,
Et n'ont jamais versé que le sang des victimes ?
Peut-être dans leurs bras Joas percé de coups...

JOAD.

Et comptez-vous pour rien Dieu qui combat pour
nous ?

Dieu, qui de l'orphelin protège l'innocence,
Et fait dans la foiblesse éclater sa puissance ;
Dieu, qui hait les tyrans, & qui dans Jezraël
Jura d'exterminer Achab & Jezabel ;
Dieu, qui frappant Joram le mari de leur fille
A jusques sur son fils poursuivi leur famille ;
Dieu, dont le bras vengeur, pour un tems suspen-
du,

Sur cette race impie est toujours étendu.

JOSABET.

Et c'est sur tous ces rois sa justice sévère

Que je crains pour le fils de mon malheureux frere.
Qui fait si cet enfant par leur crime entraîné

2 Avec eux en naissant ne fut pas condamné ?

Si Dieu le séparant d'une odieuse race,

En faveur de David voudra lui faire grace ?

Hélas ! L'état horrible où le ciel me l'offrit,
Revient à tout moment effrayer mon esprit.

De princes égorgés la chambre étoit remplie.

Un poignard à la main l'implacable Athalie

Au carnage animoit ses barbares soldats,

Et poursuivoit le cours de ses assassinats.

Joas laissé pour mort frappa soudain ma vûë.

Je me figure encor sa nourrice èperdue,

Qui, devant les bourreaux s'étoit jettée en vain,

Et foible, le tenoit renversé sur son sein.

Je le pris tout sanglant. En baignant son visage

Mes pleurs de sentiment lui rendirent l'usage.

Et soit frayeur encore, ou pour me caresser,

De ses bras innocens je me sentis presser.

Grand Dieu, que mon amour ne lui soit point funeste.

4 Du fidèle David c'est le précieux reste.

Nourri dans ta maison en l'amour de ta loi

Il ne connoît encor d'autre pere que toi.

Sur le point d'attaquer une reine homicide,

A l'aspect du péril si ma foi s'intimide,

Si le chair & le sang se troublant aujourd'hui,

Ont trop de part aux pleurs que je répars pour lui ;

Conserve l'héritier de tes saintes promesses,

Et ne punis que moi de toutes mes faiblesses.

J O A D.

Vos larmes, Josabet, n'ont rien de criminel.

Mais Dieu veut qu'on espère en son soin paternel.

16 Il ne recherche point, aveugle en sa colere,

Sur le fils qui le craint, l'impiété du pere.

Tout

Tout ce qui reste encor de fidèles Hebreux
Lui viendront aujourd'hui renouveler leurs vœux.
Autant que de David la race est respectée,
Autant de Jézabel la fille est détestée.
Joas les touchera par sa noble pudeur,
Où semble de son sang reluire la splendeur.
Et Dieu, par sa voix même appuyant notre exemple,
De plus près à leur cœur parlera dans son temple.
Deux infidèles rois tour à tour l'ont bravé.
Il faut que sur le trône un roi soit élevé,
Qui se souviene un jour qu'au rang de ses ancêtres
Dieu l'a fait remonter par la main de ses prêtres,
L'a tiré par leur main de l'oubli du tombeau,
Et de David éteint rallumé le flambeau.

Grand Dieu, si tu prévois qu'indigne de sa race
Il doive de David abandonner la trace ;
Qu'il soit comme le fruit en naissant arraché,
Ou qu'un souffle ennemi dans sa fleur a séché.
Mais si ce même enfant à tes ordres docile,
Doit être à tes desseins un instrument utile ;
Fais qu'au juste héritier le sceptre soit remis.
Livre en mes foibles mains ses puissans ennemis.
Confons dans ses conseils une reine cruelle.
Daigne, daigne, mon Dieu, sur Mathan & sur elle
Répandre cet esprit d'imprudence & d'erreur,
De la chute des rois funeste avant coureur.

L'heure me presse. Adieu. Des plus saintes familles
Votre fils & sa sœur vous amènent les filles.

25

B

S C E N E

S C E N E III.

J O S A B E T , Z A C H A R I E ,
S A L O M I T H , L E C H O E U R .

J O S A B E T .

CHER Zacharie, allez, ne vous arrêtez pas.
De votre auguste pere accompagnez les pas.
O filles de Lévi, troupe jeune & fidèle,
Que déjà le Seigneur embrase de son zèle,
Qui venez si souvent partager mes soupirs,
Enfans, ma seule joie en mes longs déplaisirs ;
Ces festons dans vos mains, & ces fleurs sur vos
têtes,
Autrefois convenoient à nos pompeuses fêtes.
Mais, hélas ! en ce tems d'opprobre & de douleurs
Quelle offrande sied mieux que celle de nos pleurs ?
J'entens déjà, j'entens la trompette sacrée,
Et du temple bien-tôt on permettra l'entrée.
Tandis que je me vais préparer à marcher,
Chantez, louez le Dieu que vous venez chercher.

S C E N E IV. 2

L E C H O E U R .

T O U T L E C H O E U R *chante.*

TOUT l'univers est plein de sa magnificence,
Qu'on l'adore ce Dieu, qu'on l'invoque à
jamais.
Son empire a des tems précédé la naissance.
Chantons, publions ses bienfaits.

U N E

UNE VOIX *seule.*

En vain l'injuste violence
Du peuple qui le loue, imposeroit silence,
Son nom ne périra jamais.
Le jour annonce au jour sa gloire & sa puissance.
Tout l'univers est plein de sa magnificence.
Chantons, publions ses bienfaits.

TOUT LE CHOEUR *repete.*

Tout l'univers est plein de sa magnificence.
Chantons, publions ses bienfaits.

UNE VOIX *seule.*

Il donne aux fleurs leur aimable peinture.
Il fait naître & mourir les fruits.
Il leur dispense avec mesure
Et la chaleur des jours & la fraîcheur des nuits.
Le champ qui les reçut, les rend avec usure.

UNE AUTRE.

Il commande au soleil d'animer la nature,
Et la lumière est un don de ses mains.
Mais sa loi sainte, sa loi pure
Est le plus riche don qu'il ait fait aux humains.

UNE AUTRE.

O mont de Sinaï, conserve la mémoire
De ce jour à jamais auguste & renommé,
Quand sur ton sommet enflammé
Dans un nuage épais le Seigneur enfermé
Fit luire aux yeux mortels un rayon de sa gloire.
Di-nous, pourquoi ces feux & ces éclairs,
Ces torrens de fumée, & ce bruit dans les airs,
Ces trompettes & ce tonnerre ?
Venoit-il renverser l'ordre des élémens ?
Sur ses antiques fondemens
Venoit-il ébranler la terre ?

UNE AUTRE.

Il venoit révéler aux enfans des Hebreux
De ses préceptes saints la lumière immortelle.

Il venoit à ce peuple heureux
Ordonner de l'aimer d'une amour éternelle.

TOUT LE CHOEUR.

O divine, ô charmante loi !

O justice ! O bonté suprême !

Que de raisons, quelle douceur extrême
D'engager à ce Dieu son amour & sa foi !

UNE VOIX *seule.*

D'un joug cruel il sauva nos ayeux,
Les nourrit au désert d'un pain délicieux.
Il nous donne ses loix, il se donne lui même,
Pour tant de biens il commande qu'on l'aime.

LE CHOEUR.

/3 O justice ! O bonté suprême !

LA MEME VOIX.

Des mers pour eux il entr'ouvrit les eaux,
D'un aride rocher fit sortir des ruisseaux.
Il nous donne ses loix, il se donne lui-même.
Pour tant de biens il commande qu'on l'aime.

LE CHOEUR.

O divine, ô charmante loi !

Que de raisons, quelle douceur extrême,
D'engager à ce Dieu son amour & sa foi !

UNE AUTRE VOIX *seule.*

Vous, qui ne connoissez qu'une crainte servile,
Ingrats, un Dieu si bon ne peut-il vous charmer ?
Est-il donc à vos cœurs, est il si difficile

Et si pénible de l'aimer ?

L'esclave craint le tyran qui l'outrage.

Mais des enfans, l'amour est le partage.

Vous voulez que ce Dieu vous comble de bienfaits,
Et ne l'aimer jamais.

TOUT

TRAGÉDIE.
TOUT LE CHOEUR.

29

O divine, ô charmante loi !
Que de raisons, quelle douceur extrême,
D'engager à ce Dieu son amour & sa foi !

Fin du premier acte.

16



ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

JOSABET, SALOMITH,
LE CHOEUR. &c

JOSABET.

MES filles, c'est assez, suspendez vos cantiques.

Il est tems de nous joindre aux prières publiques.
Voici notre heure. Allons célébrer ce grand jour,
Et devant le Seigneur paroître à notre tour.

SCÈNE II.

ZACHARIE, JOSABET,
SALOMITH, LE CHOEUR.

JOSABET.

MAIS que vois-je ? Mon fils, quel sujet vous ramène ?

B 3

Où

Où courez-vous ainsi tout pâle & hors d'haleine ?

ZACHARIE.

O ma mere !

JOSABET.

Hé bien, quoi ?

ZACHARIE.

Le temple est profané.

JOSABET.

Comment ?

ZACHARIE.

Et du Seigneur l'autel abandonné.

JOSABET.

Je tremble. Hâtez-vous d'eclaircir votre mere.

ZACHARIE.

Déjà, selon la loi, le grand prêtre mon pere,
Après avoir au Dieu qui nourrit les humains
De la moisson nouvelle offert les premiers pains,
Lui présentoit encore entre ses mains sanglantes
Des victimes de paix les entrailles fumantes.
Debout à ses côtés le jeune Eliacin
Comme moi le servoit en long habit de lin,
Et cependant, du sang de la chair immolée
Les prêtres arrosoient l'autel & l'assemblée.
Un bruit confus s'élève, & du peuple surpris
Détourne tout à coup les yeux & les esprits.
Une femme Peut-on la nommer sans blasphème.
Une femme C'étoit Athalie elle-même.

JOSABET.

Ciel !

ZACHARIE.

Dans un des parvis aux hommes réservé
Cette femme superbe entre le front levé

Et se préparoit même à passer les limites
De l'enceinte sacrée ouverte aux seuls lévites.
Le peuple s'épouvante & fuit de toutes parts.
Mon père ... Ah ! quel courroux animoit ses regards.
Moïse à Pharaon parut moins formidable.
Reine, fors, a-t-il dit, de ce lieu redoutable,
D'où te bannit ton sexe & ton impiété.
Viens-tu du Dieu vivant braver la majesté ?
La reine alors sur lui jettant un œil farouche
Pour blasphémer sans doute ouvroit déjà la bouche.
J'ignore si de Dieu l'ange se dévoilant
Est venu lui montrer un glaive étincelant.
Mais sa langue en sa bouche à l'instant s'est glacée,
Et toute son audace a paru terrassée.
Ses yeux comme effrayés n'osoient se détourner.
Sur-tout Eliacin paroïssoit l'étonner.

JOSABET.

Quoi donc ? Eliacin a paru devant elle ?

ZACHARIE.

Nous regardions tous deux cette reine cruelle,
Et d'une égale horreur nos cœurs étoient frappés.
Mais les prêtres bien-tôt nous ont enveloppés.
On nous a fait sortir. J'ignore tout le reste,
Et venois vous conter ce desordre funeste.

JOSABET.

Ah ! de nos bras sans doute elle vient l'arracher,
Et c'est lui qu'à l'autel sa fureur vient chercher.
Peut être en ce moment l'objet de tant de larmes...
Souviens-toi de David, Dieu, qui vois mes alarmes.

SALOMITH.

Quel est-il cet objet des pleurs que vous versez ?

ZACHARIE.

Les jours d'Eliacin seroient-ils menacés ?

SALO.

ATHALIE.

SALOMITH.

Auroit-il de la reine attiré la colere ?

ZACHARIE.

Que craint-on d'un enfant sans support, & sans pere ?

JOSABET.

Ah, la voici. Sortons. Il la faut éviter.

SCENE III.

ATHALIE, AGAR, ABNER,
SUITE D'ATHALIE.

AGAR.

M Adame, dans ces lieux pourquoi vous arrê-
ter ?

Ici tous les objets vous blessent, vous irritent.

Abandonnez ce temple aux prêtres qui l'habitent.

Fuyez tout ce tumulte, & dans votre palais

A vos sens agités venez rendre la paix.

ATHALIE.

Non, je ne puis, tu vois mon trouble, & ma foi-
blesse.

Va, fais dire à Mathan qu'il vienne, qu'il se presse.

Heureuse, si je puis trouver par son secours

Cette paix que je cherche, & qui me fuit toujours !

(Elle s'assied)

26

SCENE

SCÈNE IV.

ATHALIE, ABNER, SUITE
D'ATHALIE.

A B N E R.

M Adame, pardonnez si j'ose le défendre.
Le zèle de Joad n'a point dû vous surprendre.

Du Dieu que nous servons tel est l'ordre éternel.
Lui-même il nous traça son temple & son autel,
Aux seuls enfans d'Aaron commit ses sacrifices,
Aux Lévites marqua leur place & leurs offices,
Et sur tout défendit à leur postérité
Avec tout autre dieu toute société.
Hé quoi ? Vous de nos rois & la femme & la mere
Estes-vous à ce point parmi nous étrangère ?
Ignorez-vous nos loix ? Et faut-il qu'aujourd'hui —
Voici votre Mathan, je vous laisse avec lui.

A T H A L I E.

27

Votre présence, Abner, est ici nécessaire.
Laiſſons-là de Joad l'audace téméraire,
Et tout ce vain amas de superstitions,
Qui ferment votre temple aux autres nations.
Un sujet plus pressant excite mes alarmes.
Je ſai que dès l'enfance élevé dans les armes
Abner a le cœur noble, & qu'il rend à la fois
Ce qu'il doit à son Dieu, ce qu'il doit à ses rois.
Demeurez.

SCENE V.

MATHAN, ATHALIE, ABNER,
SUITE D'ATHALIE.

MATHAN.

GRande Reine, est-ce ici votre place ?
Quel trouble vous agite, & quel effroi vous glace ?
Parmi vos ennemis que venez-vous chercher ?
De ce temple profane osez-vous approcher ?
Avez-vous dépouillé cette haine si vive ? —

ATHALIE.

Prêtez-moi l'un & l'autre une oreille attentive.

Je ne veux point ici rappeler le passé,
Ni vous rendre raison du sang que j'ai versé. *Mais*
Ce que j'ai fait, Abner, j'ai crû le devoir faire.
Je ne prens point pour juge un peuple téméraire. *3*
Quoique son insolence ait osé publier,
Le ciel même a pris soin de me justifier.
Sur d'éclatans succès ma puissance établie
A fait jusqu'aux deux mers respecter Athalie.
Par moi Jérusalem goûte un calme profond.
Le Jourdain ne voit plus l'Arabe vagabond,
Ni l'altier Philistin, par d'éternels ravages,
Comme au tems de nos rois, désoler ses rivages.
Le Syrien me traite & de reine & de sœur.
Enfin de ma maison le perfide oppresseur,
Qui devoit jusqu'à moi pousser sa barbarie,
Jehu, le fier Jehu tremble dans Samarie.
De toutes parts pressé par un puissant voisin
Que j'ai su soulever contre cet assassin,
Il me laisse en ces lieux souveraine maîtresse.
Je jouissois en paix du fruit de ma sagesse.

6
Mais

Mais un trouble importun vient depuis quelques
jours

De mes prospérités interrompre le cours.

Un songe, me dev'rois-je inquiéter d'un songe ?

Entretient dans mon cœur un chagrin qui le ronge.

Je l'évite par tout, par tout il me poursuit.

C'étoit pendant l'horreur d'une profonde nuit.

Ma mere Jézabel devant moi s'est montrée,

Comme au jour de sa mort pompeusement parée.

Ses malheurs n'avoient point abattu sa fierté.

Même elle avoit encor cet éclat emprunté,

Dont elle eut soin de peindre & d'orner son visage,

Pour réparer des ans l'irréparable outrage.

Tremble, m'a-t-elle dit, fille digne de moi.

Le cruel Dieu des Juifs l'emporte aussi sur toi

Je te plains de tomber dans ses mains redoutables,

Ma fille. — En achevant ces mots épouvantables,

Son ombre vers mon lit a paru se baisser.

Et moi, je lui tendois les mains pour l'embrasser.

Mais je n'ai plus trouvé qu'un horrible mélange

D'os & de chair meurtris, & trainés dans la fange,

Des lambeaux pleins de sang, & des membres affreux,

Que des chiens dévorans se disputoient entre eux. —

A B N E R.

12

Grand Dieu ?

A T H A L I E.

Dans ce désordre à mes yeux se présente

Un jeune enfant couvert d'une robe éclatante,

Tels qu'on voit des Hebreux les prêtres revêtus.

Sa vûe a ranimé mes esprits abattus,

Mais lorsque revenant de mon trouble funeste,

J'admirois sa douceur, son air noble & modeste,

J'ai senti tout à coup un homicide acier,

Que le traître en mon sein a plongé tout entier.

B 6

De

De tant d'objets divers le bizarre assemblage
 Peut être du hazard vous paroît un ouvrage.
 Moi-même quelque tems honteuse de ma peur,
 Je l'ai pris pour l'effet d'une sombre vapeur.
 Mais de ce souvenir mon ame possédée,
 A deux fois en dormant revû la même idée.
 Deux fois mes tristes yeux se sont vû retracer
 Ce même enfant toujours tout prêt à me percer.
 Lasse enfin des horreurs dont j'étois poursuivie
 J'allois prier Baal de veiller sur ma vie,
 Et chercher du repos au pied de ses autels.
 Que ne peut la frayeur sur l'esprit des mortels !
 Dans le temple des Juifs un instinct ma poussée,
 Et d'apaiser leur Dieu j'ai conçu la pensée.
 J'ai crû que des présens calmeroient son courroux,
 Que ce Dieu, quel qu'il soit, en deviendrait plus
 doux.

Pontife de Baal, excusez ma foiblesse. 19

J'entre. Le peuple fuit. Le sacrifice cesse.
 Le grand prêtre vers moi s'avance avec fureur.
 Pendant qu'il me parloit, ô surprise ! ô terreur !
 J'ai vû ce même enfant dont je suis menacée,
 Tel qu'un songe effrayant l'a peint à ma pensée.
 Je l'ai vû. Son même air, son même habit de lin,
 Sa démarche, ses yeux, & tous ses traits enfin.
 C'est lui-même. Il marchoit à côté du grand prêtre.
 Mais bien-tôt à ma vûe on l'a fait disparaître.
 Voilà quel trouble ici m'oblige à m'arrêter,
 Et sur quoi j'ai voulu tous deux vous consulter.

Que présage, Mathan, ce prodige incroyable ?

M A T H A N.

Ce songe, & ce rapport, tout me semble effroyable.

A T H A L I E.

Mais cet enfant fatal, Abner, vous l'avez vû.
 Quel est-il ? De quel sang ? Et de quelle tribu ?

A B.

A B N E R.

Deux enfans à l'autel prêtoient leur ministère.
L'un est fils de Joad, Josabet est sa mere.
L'autre m'est inconnu.

20

M A T H A N.

Pourquoi délibérer ?

De tous les deux, Madame, il se faut assurer.
Vous savez pour Joad mes égards, mes mesures,
Que je ne cherche point à venger mes injures,
Que la seule équité régne en tous mes avis.
Mais lui-même après tout, fût-ce son propre fils,
Voudroit-il un moment laisser vivre un coupable ?

A B N E R.

De quel crime un enfant peut-il être capable ?

M A T H A N.

Le ciel nous le fait voir un poignard à la main.
Le ciel est juste & sage, & ne fait rien en vain.
Que cherchez-vous de plus ?

A B N E R.

Mais sur la foi d'un songe

Dans le sang d'un enfant voulez-vous qu'on se plonge ?

Vous ne savez encor de quel pere il est né,
Quel il est ?

24

M A T H A N.

On le craint, tout est examiné.

A d'illustres parens s'il doit son origine,
La splendeur de son sort doit hâter sa ruine.
Dans le vulgaire obscur si le sort l'a placé,
Qu'importe qu'au hazard un sang vil soit versé ?
Est-ce aux rois à garder cette lente justice ?
Leur sûreté souvent dépend d'un prompt supplice.
N'allons point les gêner d'un soin embarrassant.
Dès qu'on leur est suspect on n'est plus innocent.

A B N E R.

Hé quoi, Mathan ? D'un prêtre est-ce là le langage ?

Moi, nourri dans la guerre aux horreurs du carnage,
Des vengeances des rois ministre rigoureux,
C'est moi qui prête ici ma voix aux malheureux.
Et vous, qui lui devez des entrailles de pere,
Vous, ministre de paix dans les tems de colere,
Couvrant d'un zèle faux votre ressentiment,
Le sang à votre gré coule trop lentement ?

Vous m'avez commandé de vous parler sans feinte,

Madame. Quel est donc ce grand sujet de crainte ?

Un songe, un foible enfant, que votre œil prévenu
Peut-être sans raison croit avoir reconnu.

A T H A L I E.

Je le veux croire, Abner, je puis m'être trompée.
Peut-etre un songe vain m'a trop préoccupée.
Hé bien ! Il fait revoir cet enfant de plus près.
Il en faut à loisir examiner les traits.
Qu'on les fasse tous deux paroître en ma présence.

A B N E R.

Je crains —

A T H A L I E.

Manqueroit-on pour moi de complaisance ?
De ce refus bizarre où seroient les raisons ?
Il pourroit me jeter en d'étranges soupçons ?
Que Josabet, vous dis-je, où Joad les amène.
Je puis, quand je voudrai, parler en souveraine.
Vos prêtres, je veux bien, Abner, vous l'avouer,
Des bontés d'Athalie ont lieu de se louer.
Je fai sur ma conduite & contre ma puissance,
Jusqu'où de leurs discours ils portent la licence.

Ils

Ils vivent cependant, & leur temple est debout
 Mais je sens que bien-tôt ma douceur est à bout.
 Que Joad mette un frein à son zèle sauvage,
 Et ne m'irrite point par un second outrage,
 Allez.

SCENE VI.

ATHALIE, MATHAN,
 SUITE D'ATHALIE.

MATHAN.

ENfin je puis parler en liberté.
 Je puis dans tout son jour mettre la vérité.
 Quelque monstre naissant dans le temple s'élève,
 Reine. N'attendez pas que le nuage crève.
 Abner chez le grand prêtre a devancé le jour.
 Pour le sang de ses rois vous savez son amour.
 Et qui fait si Joad ne veut point en leur place
 Substituer l'enfant dont le ciel vous menace,
 Soit son fils, soit quelque'autre —

ATHALIE.

Oui, vous m'ouvrez les yeux.
 Je commence à voir clair dans cet avis des cieux.
 Mais je veux de mon doute être débarrassée.
 Un enfant est peu propre à trahir sa pensée.
 Souvent d'un grand dessein un mot nous fait juger.
 Laissez moi, cher Mathan, le voir, l'interroger.
 Vous cependant, allez ; &, sans jeter d'alarmes,
 A tous mes Tyriens faites prendre les armes.

SCENE

SCENE VII.

JOAS, JOSABET, ATHALIE,
ZACHARIE, ABNER, SALOMITH,
DEUX LEVITES, LE CHOEUR,
SUITE D'ATHALIE.

JOSABET *aux deux Levites.*

O Vous, sur ces enfans si chers, si précieux,
Ministres du Seigneur, ayez toujours les yeux.

ABNER *à Josabet.*

Princesse, assurez-vous, je les prens sous ma garde.

ATHALIE.

O ciel ! plus j'examine, & plus je le regarde,
C'est lui. D'horreur encor tous mes sens sont saisis
(montrant Joas)

Epouse de Joad, est-ce là votre fils ?

JOSABET.

Qui ? Lui, Madame ?

ATHALIE.

Lui.

JOSABET.

(montrant Zacharie.) Je ne suis point sa mere.
Voilà, mon fils.

ATHALIE *à Joas.*

Et vous, quel est donc votre pere ?
Jeune enfant, répondez.

JOSABET.

Le ciel jusqu'aujourd'hui —

ATHALIE *à Josabet.*

Pourquoi vous pressez-vous de répondre pour lui ?
C'est à lui de parler.

TR A G E D I E.

41

J O S A B E T.

Dans un âge si tendre
Quel éclaircissement en pouvez-vous attendre ? 9

A T H A L I E.

Cet âge est innocent. Son ingénuité
N'altère point encor la simple vérité.
Laissez-le s'expliquer sur tout ce qui le touche.

J O S A B E T *bas à part.*

Daigne mettre, grand Dieu, ta sagesse en sa bouche;

A T H A L I E.

Comment vous nommez-vous ?

J O A S.

J'ai nom Eliacin.

A T H A L I E.

Votre pere ?

J O A S.

Je suis, dit-on, un orphelin
Entre les bras de Dieu jetté dès ma naissance,
Et qui de mes parens n'eus jamais connoissance.

A T H A L I E.

Vous êtes sans parens ?

J O A S.

Ils m'ont abandonné.

A T H A L I E.

Comment ? Et depuis quand ?

J O A S.

Depuis que je suis né.

A T H A L I E.

ATHALIE,
ATHALIE

Ne fait-on pas au moins quel pays est le vôtre ?

JOAS

Ce temple est mon pays, je n'en connois point d'autre.

ATHALIE

Où dit-on que le sort vous a fait rencontrer

JOAS.

Parmi des loups cruels prêts à me dévorer.

ATHALIE.

Qui vous mit dans ce temple ?

JOAS.

Une femme inconnue,

Qui ne dit point son nom, & qu'on n'a point revûe.

ATHALIE.

Mais de vos premiers ans quelles mains ont pris soin ?

JOAS.

Dieu laissa-t-il jamais ses enfans au besoin ?

Aux petits des oiseaux il donne leur pâture,

Et sa bonté s'étend sur toute la nature.

Tous les jours je l'invoque, & d'un soin paternel

Il me nourrit des dons offerts sur son autel.

ATHALIE.

Quel prodige nouveau me trouble & m'embarrasse ?

La douceur de sa voix, son enfance, sa grace,

Font insensiblement à mon inimitié

Succéder... Je serois sensible à la pitié ?

ABNER.

Madame, voilà donc cet ennemi terrible.

De vos songes menteurs l'imposture est visible,

A

A moins que la pitié, qui semble vous troubler,
Ne soit ce coup fatal qui vous faisoit trembler.

ATHALIE *a Joas & a Josabet.*

Vous fortiez ?

JOSABET

Vous avez entendu sa fortune.

Sa présence à la fin pourroit être importune.

ATHALIE.

Non. Revenez. Quel est tous les jours votre em-
ploi ?

JOAS.

J'adore le Seigneur. On m'explique sa loi.
Dans son livre divin on m'apprend à la lire,
Et déjà de ma main je commence à l'écrire.

ATHALIE.

Que vous dit cette loi ?

JOAS.

Que Dieu veut être aimé,
Qu'il venge tôt ou tard son saint nom blasphémé,
Qu'il est le défenseur de l'orphelin timide,
Qu'il résiste au superbe, & punit l'homicide.

ATHALIE.

J'entens. Mais tout ce peuple enfermé dans ce lieu,
A quoi s'occupe-t-il ?

JOAS.

Il louë, il bénit Dieu.

ATHALIE.

Dieu veut-il qu'à toute heure on prie, on le contem-
ple ?

JOAS.

Tout profane exercice est banni de son temple.

ATHALIE.

ATHALIE.

ATHALIE.

Quels sont donc vos plaisirs ?

JOAS.

Quelquefois à l'autel
Je présente au grand prêtre ou l'encens, ou le sel.
J'entens chanter de Dieu les grandeurs infinies.
Je voi l'ordre pompeux de ses cérémonies.

ATHALIE.

Hé quoi ? Vous n'avez point de passe-tems plus
doux ?

Je plains le triste sort d'un enfant tel que vous.
Venez dans mon palais, vous y verrez ma gloire.

JOAS.

Moi, des bienfaits de Dieu je perdrois la mémoire ?

ATHALIE.

Non, je ne vous veux pas contraindre à l'oublier.

JOAS.

Vous ne le priez point.

ATHALIE.

Vous pourrez le prier.

JOAS.

Je verrois cependant en invoquer un autre ?

ATHALIE.

J'ai mon dieu que je sers. Vous servirez le vôtre.
Ce sont deux puissans dieux.

JOAS.

Il faut craindre le mien,
Lui seul est Dieu, Madame, & le vôtre n'est rien.

ATHALIE.

Les plaisirs près de moi vous chercheront en foule.

JOAS.

Le bonheur des méchans comme un torrent s'écoule,
Ces

TRAGÉDIE.
ATHALIE.

45

Ces méchans, qui sont-ils ?

JOSABET.

Hé, Madame ! Excusez

Un enfant...

ATHALIE *a Josabet.*

J'aime à voir comme vous l'instruisez.

Enfin, Eliacin, vous avez sû me plaire.

Vous n'êtes point sans doute un enfant ordinaire.

Vous voyez, je suis reine, & n'ai point d'héritier.

Laissez- là cet habit, quittez ce vil métier.

Je veux vous faire part de toutes mes richesses.

Essayez dès ce jour l'effet de mes promesses.

A ma table, par tout, à mes côtés assis,

Je prétens vous traiter comme mon propre fils.

JOAS.

Comme votre fils ?

ATHALIE.

Oui. Vous vous taisez ?

JOAS.

Quel pere

Je quitterois ! Et pour...

ATHALIE.

Hé bien ?

JOAS.

Pour quelle mere !

ATHALIE *a Josabet.*

21

Sa mémoire est fidèle, & dans tout ce qu'il dit

De vous & de Joad je reconnois l'esprit.

Voila comme infectant cette simple jeunesse

Vous employez tous deux le calme où je vous laisse,

Vous cultivez déjà leur haine & leur fureur.

Vous

Vous ne leur prononcez mon nom qu'avec horreur.

J O S A B E T.

Peut-on de nos malheurs leur dérober l'histoire ?
Tout l'univers les fait. Vous-même en faites gloire.

A T H A L I E.

Oui, ma juste fureur, & j'en fais vanité.
A vengé mes parens sur ma postérité.
J'aurois vû massacrer & mon pere, & mon frere,
Du haut de son palais précipiter ma mere,
Et dans un même jour égorger à la fois,
Quel spectacle d'horreur ! quatre-vingt fils de rois ?
Et pourquoi ? Pour venger je ne fais quels prophètes,
Dont elle avoit puni les fureurs indiscrettes.
Et moi, reine sans cœur, fille sans amitié,
Esclave d'une lâche & frivole pitié,
Je n'aurois pas du moins à cette aveugle rage
Rendu meurtre pour meurtre, outrage pour outrage,

98 Et de votre David traité tous les neveux,
Comme on traitoit d'Achab les restes malheureux ?
Où serois-je aujourd'hui, si domtant ma foiblesse,
Je n'eusse d'une mere étouffé la tendresse,
Si de mon propre sang ma main versant des flots
N'eût par ce coup hardi réprimé vos complots ?
Enfin de votre Dieu l'implacable vengeance
Entre nos deux maisons rompit toute alliance.
David m'est en horreur, & les fils de ce roi.
Quoique nés de mon sang, sont étrangers pour moi.

J O S A B E T.

Tout vous a réussi ? Que Dieu voie, & nous juge.

A T H A L I E.

Ce Dieu depuis long-tems votre unique refuge,

Que

Que deviendra l'effet de ses prédictions ?
Qu'il vous donne ce roi promis aux nations,
Cet enfant de David, votre espoir, votre attente....
Mais nous nous reverrons. Adieu, je fors contente.
J'ai voulu voir, j'ai vû.

ABNER à *Josabet*.

Je vous l'avois promis,
Je vous rends le dépôt que vous m'avez commis.

SCÈNE VIII.

JOAD, JOSABET, JOAS, ZACHARIE,
ABNER, SALOMITH, LEVITES,
LE CHOEUR.

JOSABET à *Joad*.

Avez-vous entendu cette superbe reine,
Seigneur ?

JOAD.

J'entendois tout, & plaignois votre peine.
Ces lévites & moi prêts à vous secourir
Nous étions avec vous résolus de périr.

(à *Joas en l'embrassant*).

Que Dieu veille sur vous, enfant, dont le courage
Vient de rendre à son nom ce noble témoignage.
Je reconnois, Abner, ce service important.
Souvenez-vous de l'heure où Joad vous attend.
Et nous, dont cette femme impie & meurtrière
A souillé les regards & troublé la prière,
Revenons, & qu'un sang pur par mes mains épanché
Lave jusques au marbre où ses pas ont touché.

SCÈNE

SCENE IX.

LE CHOEUR.

UNE DES FILLES DU CHOEUR.

Quel astre à nos yeux vient de luire ?
 Quel sera quelque jour cet enfant merveilleux ?
 Il brave le faste orgueilleux,
 Et ne se laisse point séduire
 A tous ses attraits périlleux.

UNE AUTRE.

Pendant ~~que~~ du Dieu d'Athalie
 Chacun court encenser l'autel,
 Un enfant courageux publie
 Que Dieu lui seul est éternel,
 Et parle comme un autre Elie
 Devant cette autre Jezabel.

2

UNE AUTRE.

Qui nous révélera ta naissance secrète,
 Cher enfant ? Es-tu fils de quel ~~que~~ saint prophète ?

UNE AUTRE.

Ainsi l'on vit l'aimable Samuel
 Croître à l'ombre du tabernacle.
 Il devint des Hébreux l'espérance & l'oracle.
 Puisse-tu, comme lui, consoler Israël !

UNE AUTRE *chante.*

O bienheureux mille fois
 L'enfant que le Seigneur aime,
 Qui de bonne heure entend sa voix,
 Et que ce Dieu daigne instruire lui-même !

Loïh

Loin du monde élevé, de tous les dons des cieux
Il est orné dès sa naissance,
Et du méchant l'abord contagieux
N'altère point son innocence.

TOUT LE CHOEUR.

Heureuse, heureuse l'enfance
Que le Seigneur instruit & prend sous sa défense!

LA MEME VOIX *seule.*

Tel en un secret vallon
Sur le bord d'une onde pure
Croît à l'abri de l'aquilon
Un jeune lys, l'amour de la nature.
Loin du monde élevé, de tous les dons des cieux
Il est orné dès sa naissance,
Et du méchant l'abord contagieux
N'altère point son innocence.

TOUT LE CHOEUR.

Heureux, heureux mille fois
L'enfant que le Seigneur rend docile à ses loix !

UNE VOIX *seule.*

Mon Dieu qu'une vertu naissante
Parmi tant de périls marche à pas incertains !
Qu'une ame qui te cherche, & veut être innocente,
Trouve d'obstacle à ses desseins !
Que d'ennemis lui-font la guerre !
Où se peuvent cacher tes saints ?
Les pécheurs couvrent la terre.

UNE AUTRE.

O palais de David, & sa chere cité,
Mont fameux, que Dieu même a long-tems habité,
Comment as-tu du ciel attiré la colere ?

C.

Sion

Sion, chere Sion, que dis-tu quand tu vois
 Une impie étrangere
 Assise, hélas ! au trône de tes rois ?

T O U T L E C H O E U R.

Sion, chere Sion, que dis-tu quand tu vois
 Une impie étrangere
 Assise, hélas ! au trône de tes rois ?

L A M E M E V O I X *continue.*

Au lieu des cantiques charmans,
 Où David t'exprimoit ses saints ravissements,
 Et bénissoit son Dieu, son seigneur, & son pere ;
 Sion, chere Sion, que dis-tu quand tu vois
 Louer le dieu de l'impie étrangere,
 Et blasphémer le nom qu'ont adoré tes rois ?

U N E V O I X *seule.*

Combien de tems, Seigneur, combien de tems en-
 core

Verrons-nous contre toi les méchans s'élever ?
 Jusques dans ton saint temple ils viennent te braver.
 Ils traitent d'insensé le peuple qui t'adore.

Combien de tems, Seigneur, combien de tems en-
 core

Verrons-nous contre toi les méchans s'élever ?

U N E A U T R E.

Que vous fert, disent-ils, cette vertu sauvage ?

De tant de plaisirs si doux
 Pourquoi fuyez-vous l'usage ?

12 Votre Dieu ne fait rien pour vous.

U N E A U T R E.

Rions, chantons, dit cette troupe impie,
 De fleurs en fleurs, de plaisirs en plaisirs
 Promenons nos desirs.

Sur l'avenir, insensé qui se fie.

De

T R A G E D I E.

51

De nos ans passagers le nombre est incertain.
Hâtons-nous aujourd'hui de jouir de la vie,
 Qui sait si nous serons demain ?

T O U T L E C H O E U R.

Qu'ils pleurent, ô mon Dieu, qu'ils frémissent de
 crainte

 Ces malheureux, qui de ta cité sainte
 Ne verront point l'éternelle splendeur.
C'est à nous de chanter, nous, à qui tu révéles
 Tes clartés immortelles,
C'est à nous de chanter tes dons & ta grandeur.

U N E V O I X *seule.*

De tous ces vains plaisirs où leur ame se plonge,
Que leur restera-t-il ? Ce qui reste d'un songe
 Dont on a reconnu l'erreur.

 A leur réveil, ô réveil plein d'horreur !
 Pendant que le pauvre à la table
Gôûtera de ta paix la douceur ineffable ;
Ils boiront dans la coupe affreuse, inépuisable,
Que tu présenteras au jour de ta fureur
 A toute la race coupable.

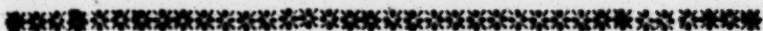
T O U T L E C H O E U R.

 O réveil plein d'horreur !
 O songe peu durable !
 O dangereuse erreur !

Fin du second acte.

C 2

A C T E



A C T E III.

S C E N E P R E M I E R E.

MATHAN, NABAL, LE CHOEUR.

M A T H A N.

JEunes filles, allez. Qu'on dise à Josabet
Que Mathan veut ici lui parler en secret.

U N E D E S F I L L E S D U C H O E U R.

Mathan ! O Dieu du ciel, puisses-tu le confondre.

N A B A L.

Hé quoi ? Tout se disperse & fuit sans vous répondre ?

M A T H A N.

Approchons.

S C E N E II.

ZACHARIE, MATHAN, NABAL.

Z A C H A R I E.

TEméraire, où voulez-vous passer ?

Au de-là de ce lieu gardez-vous d'avancer.

C'est des ministres saints la demeure sacrée.

Les loix à tout profane en défendent l'entrée.

Qui cherchez-vous ? Mon pere en ce jour solennel

De l'idolâtre impur fuit l'aspect criminel.

Et

Et devant le Seigneur maintenant prosternée
Ma mere en ce devoir craint d'être détournée.

MATHAN.

Mon fils, nous attendrons, cessez de vous troubler.
C'est votre illustre mere à qui je veux parler.
Je viens ici chargé d'un ordre de la reine.

SCENE III.

MATHAN, NABAL,

NABAL.

LEurs enfans ont déjà leur audace hautaine.
Mais que veut Athalie en cette occasion ?
D'où nait dans ses conseils cette confusion ?
Par l'insolent Joad ce matin offensée,
Et d'un enfant fatal en songe menacée,
Elle alloit immoler Joad à son courroux,
Et dans ce temple enfin placer Baal & vous.
Vous m'en aviez déjà confié votre joie,
Et j'espérois ma part d'une si riche proie.
Qui fait changer ainsi ses vœux irrésolus ?

MATHAN.

Ami, depuis deux jours je ne la connois plus.
Ce n'est plus cette reine éclairée, intrépide,
Elevée au dessus de son sexe timide,
Qui d'abord accabloit ses ennemis surpris,
Et d'un instant perdu connoissoit tout le prix.
La peur d'un vain remords trouble cette grande
ame,
Elle flotte, elle hésite, en un mot elle est femme.
J'avois tantôt rempli d'amertume & de fiel
Son cœur déjà saisi des menaces du ciel.

Elle-même à mes soins confiant sa vengeance
 M'avoit dit d'assembler sa garde en diligence.
 Mais soit que cet enfant devant elle amené,
 De ses parens, dit-on, rebut infortuné,
 Eût d'un songe effrayant diminué l'alarme,
 Soit qu'elle eût même en lui vû je ne sai quel
 charme ;

J'ai trouvé son courroux chancelant, incertain,
 Et déjà remettant sa vengeance à demain.
 Tous ses projets sembloient l'un l'autre se détruire.
 Du sort de cet enfant je me suis fait instruire,
 Ai-je dit. On commence à vanter ses ayeux.
 Joad de tems en tems le montre aux factieux,
 Le fait attendre aux Juifs comme un autre Moïse,
 Et d'oracles menteurs s'appuie & s'autorise.
 Ces morts ont fait monter la rougeur sur son front.
 Jamais mensonge heureux n'eut un effet si prompt.

Est ce à moi de languir dans cette incertitude ?
 Sortons, a-t-elle dit, sortons d'inquiétude.
 Vous-même à Josabet prononcez cet arrêt.
 Les feux vont s'allumer, & le fer est tout prêt.
 Rien ne peut de leur temple empêcher le ravage,
 Si je n'ai de leur foi cet enfant pour ôtage.

N A B A L. 20

Hé bien ? Pour un enfant qu'ils ne connoissent pas,
 Que le hazard peut-être a jetté dans leurs bras,
 Voudront-ils que leur temple enseveli sous l'herbe—

M A T H A N.

Ah ! de tous les mortels connois le plus superbe.
 Plûtôt que dans mes mains par Joad soit livré
 Un enfant qu'à son Dieu Joad a consacré,
 Tu lui verras subir la mort la plus terrible.
 D'ailleurs pour cet enfant leur attache est visible.
 Si j'ai bien de la reine entendu le récit,
 Joad sur sa naissance en fait plus qu'il ne dit.

Quel

Quel qu'il soit, je prévois qu'il leur sera funeste.
Ils le refuseront. Je prens sur moi le reste.
Et j'espère qu'enfin de ce temple odieux
Et la flamme & le fer vont délivrer mes yeux.

N A B A L.

Qui peut vous inspirer une haine si forte ?
Est-ce que de Baal le zèle vous transporte ?
Pour, moi, vous le savez, descendu d'Ismaël
Je ne fers ni Baal, ni le Dieu d'Israël.

M A T H A N.

Ami, peux-tu penser que d'un zèle frivole
Je me laisse aveugler pour une vaine idole,
Pour un fragile bois, que malgré mon secours,
Les vers sur son autel consomment tous les jours ?
Né ministre du Dieu qu'en ce temple on adore,
Peut-être que Mathan le serviroit encore,
Si l'amour des grandeurs, la soif de commander
Avec son joug étroit pouvoient s'accommoder.

Qu'est-il besoin, Nabal, qu'à tes yeux je rappelle
De Joad & de moi la fameuse querelle,
Quand j'osai contre lui disputer l'encensoir,
Mes brigues, mes combats, mes pleurs, mon desef-
poir ?

Vaincu par lui, j'entrai dans une autre carrière,
Et mon ame à la cour s'attacha toute entière.
J'approchai par degrés de l'oreille des rois,
Et bien-tôt en oracle on érigea ma voix.
J'étudiai leur cœur, je flattai leurs caprices,
Je leur semai de fleurs le bord des précipices.
Près de leurs passions rien ne me fut sacré.
De mesure & de poids je changeois à leur gré.
Autant que de Joad l'inflexible rudesse
De leur superbe oreille offensoit la mollesse,

C 4

Autant

Autant je les charmois par ma dextérité,
 Dérobant à leurs yeux la triste vérité,
 Prêtant à leurs fureurs des couleurs favorables,
 Et prodigue sur tout du sang des misérables.

Enfin au dieu nouveau qu'elle avoit introduit
 Par les mains d'Athalie un temple fut construit
 Jerusalem pleura de se voir profanée.
 Des enfans de Lévi la troupe consternée
 En poussa vers le ciel des hûrlemens affreux.
 Moi seul donnant l'exemple aux timides Hèbreux
 Déserteur de leur loi, j'approuvai l'enterprise,
 Et par là de Baal méritai la prêtiſe.
 Par là je me rendis terrible à mon rival,
 Je ceignis la tiare, & marchai ſon égal.
 Toutefois, je l'avouë, en ce comble de gloire
 Du Dieu que j'ai quitté l'importune mémoire
 Jette encore en mon ame un reſte de terreur.
 Et c'eſt ce qui redouble & nourrit ma fureur.
 Heureux ! ſi ſur ſon temple achevant ma vengeance,
 Je puis convaincre enfin ſa haine d'impuiffance.
 Et parmi le débris, le ravage, & les morts,
 A force d'attentats perdre tous mes remords.
 Mais voici Joſabet.

SCENE IV.

JOSABET, MATHAN, NABAL.

MATHAN.

ENvoyé par la reine ;
 Pour rétablir le calme & diſſiper la haine,
 Princeſſe, en qui le ciel mit un eſprit ſi doux,
 Ne vous étonnez pas ſi je me adreſſe a vous.
 Un bruit, que j'ai pourtant ſoupçonné de menſonge

Ap-

Appuyant les avis qu'elle a reçus en songe,
 Sur Joad accusé de dangereux complots
 Alloit de sa colere attirer tous les flots.
 Je ne veux point ici vous vanter mes services.
 De Joad contre moi je fai les injustices.
 Mais il faut à l'offense opposer les bienfaits.
 Enfin je viens chargé de paroles de paix.
 Vivez, solennisez vos fêtes sans ombrage.
 De votre obéissance elle ne veut qu'un gage.
 C'est, pour l'en détourner j'ai fait ce que j'ai pû,
 Cet enfant sans parens, qu'elle dit qu'elle a vû.

JOSABET.

Eliacin !

MATHAN.

J'en ai pour elle quelque honte.
 D'un vain songe peut-être elle fait trop de conte ;
 Mais vous vous déclarez ses ennemis,
 Si cet enfant sur l'heure en mes mains n'est remis.
 La reine impatiente attend votre reponse.

JOSABET.

Et voilà de sa part la paix qu'on nous annonce !

MATHAN.

Pourriez-vous un moment douter de l'accepter ?
 D'un peu de complaisance est-ce trop l'acheter ?

JOSABET.

J'admirois si Mathan dépouillant l'artifice
 Avoit pû de son cœur surmonter l'injustice,
 Et si de tant de maux le funeste inventeur
 De quelque ombre de bien pouvoit être l'auteur.

MATHAN.

De quoi vous plaignez-vous ? Vient on avec furie
 Arracher de vos bras votre fils Zacharie ?

Quel est cet autre enfant si cher à votre amour ?
 Ce grand attachement me surprend à mon tour.
 Est-ce un trésor pour vous si précieux, si rare ?
 Est-ce un libérateur que le ciel vous prépare ?
 Songez-y. Vos refus pourroient me confirmer
 Un bruit sourd, que déjà l'on commence à semer.

J O S A B E T.

Quel bruit ?

M A T H A N.

Que cet enfant vient d'illustre origine,
 Qu'à quelque grand projet votre époux le destine.

J O S B E T.

Et Mathan par ce bruit qui flatte sa fureur...

M A T H A N.

Princesse, c'est à vous à me tirer d'erreur.
 Je sai que du mensonge implacable ennemie
 Josabet livreroit même sa propre vie,
 S'il falloit que sa vie à sa sincérité
 Coûtât le moindre mot contre la vérité.
 Du sort de cet enfant on n'a donc nulle trace ?
 Une profonde nuit enveloppe sa race ?
 Et vous-même ignorez de quels parens issu,
 De quelles mains Joad en ses bras l'a reçu ?
 Parlez, je vous écoute, & suis prêt de vous croire.
 Au Dieu que vous servez, Princesse, rendez gloire.

J O S A B E T.

Méchant, c'est bien à vous d'oser ainsi nommer
 Un Dieu que votre bouche enseigne à blasphémer.
 Sa vérité par vous peut-elle être attestée,
 Vous, malheureux, assis dans la chaire empestée
 Où le mensonge règne & répand son poison,
 Vous, nourri dans la fourbe & dans la trahison ?

SCENE

SCÈNE V.

JOAD, JOSABET, MATHAN,
NABAL.

JOAD.

OU suis-je ? De Baal ne vois-je pas le prêtre
Quoi, fille de David, vous parlez à ce traître ?
Vous souffrez qu'il vous parle ? Et vous ne craignez
pas

Que du fond de l'abîme entr'ouvert sous ses pas,
Il ne sorte à l'instant des feux qui vous embrasent,
Ou qu'en tombant sur lui ces murs ne vous écrasent ?
Que veut-il ? De quel front cet ennemi de Dieu
Vient-il infecter l'air qu'on respire en ce lieu ?

MATHAN.

On reconnoît Joad à cette violence.
Toutefois il devrait montrer plus de prudence,
Respecter une reine, & ne pas outrager
Celui, que de son ordre elle a daigné charger.

JOAD.

Hé bien, que nous fait-elle annoncer de sinistre ?
Quel sera l'ordre affreux qu'apporte un tel ministre ?

MATHAN.

J'ai fait à Josabet savoir sa volonté.

JOAD.

Sors donc de devant moi, monstre d'impiété.
De toutes tes horreurs, va, comble la mesure.
Dieu s'apprête à te joindre à la race parjure.
Abiron, & Dathan, Doeg, Achitophel.
Les chiens, à qui son bras a livré Jezabel,
Attendant que sur toi sa fureur se déploie ;
Déjà sont à ta porte & demandent leur proie.

A T H A L I E.

M A T H A N *troublé.*

Avant la fin du jour ... on verra qui de nous...
Doit... Mais sortons, Nabal.

N A B A L.

Où vous égarez-vous ?
De vos sens étonnés, quel désordre s'empare ?
Voilà votre chemin.

S C E N E VI.

J O A D, J O S A B E T.

J O S A B E T.

L'Orage se déclare.

Athalie en fureur demande Eliacin.

Déjà de sa naissance & de votre dessein

On commence, Seigneur, à percer le mystère.

Peu s'en faut que Mathan ne m'ait nommé son pere.

J O A D.

Au perfide Mathan qui l'auroit révélé ?

Votre trouble à Mathan n'a-t-il point trop parlé ?

J O S A B E T.

J'ai fait ce que j'ai pû pour m'en rendre maîtresse.

Cependant, croyez moi, Seigneur, le péril presse.

Reservons cet enfant pour un tems plus heureux.

Tandis que les méchans délibèrent entre eux,

Avant qu'on l'environne, avant qu'on nous l'arrache,

Une seconde fois souffrez que je le cache.

Les portes, les chemins lui sont encore ouverts.

Faut il le transporter aux plus affreux déserts ?

Je suis prête. Je fais une secresse issue

Par où, sans qu'on le voie, & sans être aperçue,

De

De Cédron avec lui traversant le torrent,
 J'irai dans le désert, où jadis en pleurant,
 Et cherchant comme nous son salut dans la fuite. / 
 David d'un fils rebelle évita la poursuite.
 Je craindrai moins pour lui les lions, & les ours...
 Mais pourquoi de Jehu refuser le secours ?
 Je vous ouvre peut-être un avis salutaire.
 Faisons de ce trésor Jehu dépositaire.
 On peut dans ses états le conduire aujourd'hui,
 Et le chemin est court qui mène jusqu'à lui.
 Jehu n'a point un cœur farouche, inexorable,
 De David à ses yeux le nom est favorable.
 Hélas ! Est-il un roi si dur & si cruel,
 A moins qu'il n'eût pour mere une autre Jezabel,
 Qui d'un tel suppliant ne plaignît l'infortune ?
 Sa cause à tous les rois n'est-elle pas commune ?

J O A D.

Quels timides conseils m'osez-vous suggérer ?
 En l'appui de Jehu pourriez-vous espérer ?

J O S A B E T.

Dieu défend-il tout soin & toute prévoyance ?
 Ne l'offense-t-on point par trop de confiance ?
 A ses desseins sacrés employant les humains
 N'a-t-il pas de Jehu lui-même armé les mains ?

J O A D.

Jehu qu'avoit choisi sa sagesse profonde,
 Jehu, sur qui je voi que votre espoir se fonde,
 D'un oubli trop ingrat a payé ses bienfaits.
 Jehu laisse d'Achab l'affreuse fille en paix,
 Suit des rois d'Israël les profanes exemples,
 Du vil dieu de l'Egypte a conservé les temples.
 Jehu sur les hauts lieux enfin osant offrir
 Un téméraire encens que Dieu ne peut souffrir,
 N'a pour servir sa cause & venger ses injures,

Ni

Ni le cœur assez droit, ni les mains assez pures.
 Non, non, c'est à Dieu seul qu'il nous faut attacher.
 Montrons Eliacin, & loin de le cacher,
 Que du bandeau royal sa tête soit ornée.
 Je veux même avancer l'heure déterminée,
 Avant que de Mathan le complot soit formé.

S C E N E V I I.

JOAD, JOSABET, AZARIAS,
suivi du chœur & de plusieurs lévites.

H E' bien, Azarias, le temple est-il fermé?

A Z A R I A S.

J'en ai fait devant moi fermer toutes les portes.

J O A D.

N'y reste-t-il que vous, & vos saintes cohortes?

A Z A R I A S.

De ses parvis sacrés j'ai deux fois fait le tour.
 Tout a fui. Tous se sont séparés sans retour,
 Misérable troupeau, qu'a dispersé la crainte,
 Et Dieu n'est plus servi que dans la tribu sainte.
 Depuis qu'à Pharaon ce peuple est échappé,
 Une égale terreur ne l'avoit point frappé.

J O A D.

Peuple lâche en effet, & né pour l'esclavage,
 Hardi contre Dieu seul! Poursuivons notre ouvrage,
 Mais qui retient encor ces enfans parmi nous?

UNE DES FILLES DU CHOEUR.

Hé! pourrions-nous, Seigneur, nous séparer de
 vous?

Dans le temple de Dieu sommes-nous étrangères?
 Vous avez près de vous nos peres, & nos freres.

UNE AUTRE.

Hélas ! si pour venger l'opprobre d'Israël
 Nos mains ne peuvent pas, comme autrefois Jahel,
 Des ennemis de Dieu percer la tête impie ;
 Nous lui pouvons du moins immoler notre vie.
 Quand vos bras combattront pour son temple atta-
 qué,
 Par nos larmes du moins il peut être invoqué.

J O A D.

Voilà donc quels vengeurs s'arment pour ta querelle,
 Des prêtres, des enfans, ô sagesse éternelle !
 Mais si tu les soutiens, qui peut les ébranler ?
 Du tombeau quand tu veux tu fais nous rappeler.
 Tu frappes, & guéris. Tu pers, & ressuscites.
 Ils ne s'assurent point en leurs propres mérites,
 Mais en ton nom sur eux invoqué tant de fois,
 En tes sermens jurés au plus saint de leurs rois,
 En ce temple où tu fais ta demeure sacrée,
 Et qui doit du soleil égaler la durée.
 Mais d'où vient que mon cœur frémit d'un saint
 effroi ?

Est ce l'esprit divin qui s'empare de moi ?
 C'est lui-même. Il m'échauffe. Il parle. Mes yeux
 s'ouvrent,
 Et les siècles obscurs devant moi se découvrent.
 Lévites, de vos sons prêtez-moi les accords,
 Et de ses mouvemens secondez les transports.

LE CHOEUR *chante au son de toute la symphonie
 des instrumens.*

Que du Seigneur la voix se fasse entendre,
 Et qu'à nos cœurs son oracle divin
 Soit ce qu'à l'herbe tendre
 Est au printems la fraîcheur du matin.

JOAD.

Cieux, écoutez ma voix. Terre, prête l'oreille.
Ne dis plus, ô Jacob, que ton Seigneur sommeille.
Pêcheurs, disparaissez, le Seigneur se réveille.

Ici recommence la symphonie, & Joad aussi-tot reprend la parole.

Comment en un plomb vil (a) l'or pur s'est-il
changé?

Quel est dans le lieu saint (b) ce pontife égorgé?

Pleure, Jérusalem, pleure, cité perfide,

Des prophètes divins malheureuse homicide

De son amour pour toi ton Dieu s'est dépouillé.

Ton encens à ses yeux est un encens souillé.

(c) Où menez-vous ces enfans, & ces femmes ?

Le Seigneur a détruit la reine des cités.

Ses prêtres sont captifs, ses rois sont rejettés.

Dieu ne veut plus qu'on vienne à ses solennités.

Temple renverse-toi. Cédres jetez des flammes.

Jérusalem. objet de ma douleur,

Quelle main en un jour t'a ravi tous tes charmes ?

Qui changera mes yeux en deux sources de larmes

Pour pleurer ton malheur ?

AZARIAS.

O saint temple !

JOSABET

O David !

LE CHOEUR.

Dieu de Sion, rappelle,

Rappelle en sa faveur tes antiques bontés.

La symphonie recommence encore, & Joad un moment apres l'interrompt.

JOAD.

Quelle Jérusalem nouvelle

(a) Jeas. (b) Zacharie. (c) Captivité de Babylone.

Sort

Sort du fond du désert brillante de clartés,
 Et port sur le front une marque immortelle ?
 Peuples de la terre, chantez.
 Jerusalem renait plus charmante, & plus belle.
 D'où lui viennent de tous côtés
 Ces (a) enfans qu'en son sein elle n'a point portés ?
 Lève, Jerusalem, leve ta tête altière.
 Regarde tous ces rois de ta gloire étonnés.
 Les rois des nations devant toi prosternés.
 De tes pieds baissent la poussière.
 Les peuples à l'envi marchent à ta lumière.
 Heureux ! qui pour Sion d'une sainte ferveur
 Sentira son ame embrasée.
 Cieux, répandez votre rosée,
 Et que la terre enfante son Sauveur.

JOSABET.

Hélas ! d'où nous viendra cette infigne faveur,
 Si les rois de qui doit descendre ce Sauveur...

JOAD.

Préparez, Josabet, le riche diadème,
 Que sur son front sacré David porta lui même,
 (aux lévites.)

Et vous, pour vous armer, suivez-moi dans ces lieux
 Où se garde caché, loin des profanes yeux,
 Ce formidable amas de lances & d'épées,
 Qui du sang Philistin jadis furent trempées,
 Et que David vainqueur, d'ans & d'honneurs chargé,
 Fit consacrer au Dieu qui l'avoit protégé.
 Peut-on les employer pour un plus noble usage ?
 Venez, je veux moi-même en faire le partage.

(a) L'Eglise. (b) Les Gentils.



SCENE

S C E N E VIII.

SALOMITH, LE CHOEUR.

SALOMITH.

QUE de craintes, mes sœurs, que de troubles mortels !

Dieu tout-puissant, sont-ce là les prémices,
Les parfums, & les sacrifices

Qu'on devoit en ce jour offrir sur tes autels ?

UNE DES FILLES DU CHOEUR.

Quel spectacle a nos yeux timides !

Qui l'eût crû qu'on dût voir jamais

Les glaives meurtriers, les lances homicides

Briller dans la maison de paix ?

UNE AUTRE.

D'où vient que pour son Dieu pleine d'indifférence
Jerusalem se tait en ce pressant danger ?

D'où vient, mes sœurs, que pour nous protéger,
Le brave Abner au moins ne rompt pas le silence ?

SALOMITH.

Hélas ! dans une cour, où l'on n'a d'autres loix

Que la force & la violence,

Où les honneurs & les emplois

Sont le prix d'une aveugle & basse obéissance,

Ma sœur, pour la triste innocence,

Qui voudroit élever sa voix ?

UNE AUTRE.

Dans ce péril, dans ce désordre extrême
Pour qui prépare-t-on le sacré diadème ?

SALOMITH.

Le Seigneur a daigné parler.

Mais

Mais ce qu'à son prophète il vient de révéler
 Qui pourra nous le faire entendre ?
 S'arme-t-il pour nous défendre ?
 S'arme-t-il pour nous accabler ?

TOUT LE CHOEUR *chante.*

O promesse ! ô menace ! ô ténébreux mystère !
 Que de maux, que de biens sont prédits tour à tour !
 Comment peut-on avec tant de colere,
 Accorder tant d'amour ?

UNE VOIX *seule.*

Sion ne fera plus. Une flamme cruelle
 Détruira tous ses ornemens.

UNE AUTRE VOIX.

Dieu protège Sion. Elle a pour fondemens
 Sa parole éternelle.

LA PREMIERE.

Je voi tout son éclat disparôître à mes yeux.

LA SECONDE.

Je voi de toutes parts sa clarté répanduë.

LA PREMIERE.

Dans un gouffre profond Sion est descenduë.

LA SECONDE.

Sion a son front dans les cieux.

LA PREMIERE.

Quel triste abaiffement !

LA SECONDE.

Quelle immortelle gloire !

LA PREMIERE.

Que de cris de douleur !

LA SECONDE.

Que de chants de victoire !

UNE

ATHALIE.
UNE TROISIEME.

Cessons de nous troubler. Notre Dieu quelque jour
Dévoilera ce grand mystere.

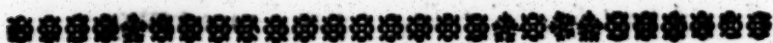
TOUTES TROIS.

Révérans sa colere.
Espérons en son amour.

UNE AUTRE.

D'un cœur qui t'aime,
Mon Dieu, qui peut troubler la paix ?
Il cherche en toute ta volonté suprême,
Et ne se cherche jamais.
Sur la terre, dans le ciel même,
Est-il d'autre bonheur que la tranquille paix
D'un cœur qui t'aime ?

Fin du troisième acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

JOAS, JOSABET, ZACHARIE,
SALOMITH, UN LEVITE,
LE CHOEUR.

SALOMITH.

D'Un pas majestueux à côté de ma mere
Le jeune Eliacin s'avance avec mon frere.
Dans ces voiles, mes sœurs, que portent-ils tous
deux ?

Quel est ce glaive enfin qui marche devant eux ?

JOSABET. *À Zacharie.*

Mon fils, avec respect posez sur cette table

De

T R A G E D I E.

69

De notre sainte loi le livre redoutable
Et vous aussi, posez, aimable Eliacin,
Cet auguste bandeau près du livre divin.
Lévite, il faut placer, Joad ainsi l'ordonne,
Le glaive de David auprès de sa couronne.

J O A S.

Princesse, quel est donc ce spectacle nouveau ?
Pourquoi ce livre saint, ce glaive, ce bandeau ?
Depuis que le Seigneur m'a reçu dans son temple,
D'un semblable appareil je n'ai point vû d'exemple.

J O S A B E T.

Tous vos doutes, mon fils, bien-tot s'éclairciront.

J O A S

Vous voulez essayer ce bandeau sur mon front ?
Ah, Princesse ! gardez d'en profaner la gloire.
Du roi qui l'a porté respectez la mémoire.
Un malheureux enfant aux ours abandonné...

J O S A B E T *lui essayant le diademe.*

Laissez, mon fils, je fais ce qui m'est ordonné.

J O A S.

Mais j'entens les sanglots sortir de votre bouche !
Princesse, vous pleurez ! Quelle pitié vous touche ?
Est ce qu'en holocauste aujourd'hui présenté
Je dois, comme autrefois la fille de Jephé,
Du Seigneur par ma mort apaiser la colere ?
Hélas ! un fils n'a rien qui ne soit à son pere.

J O S A B E T.

Voici qui vous dira les volontés des cieux.
Ne craignez rien. Et nous, sortons tous de ces lieux.

SCENE

S C E N E II.
J O A D, J O A S.

JOAS *courant dans les bras du grand prêtre.*

MON pere !

J O A D.

Hé bien, mon fils ?

J O A S.

Qu'est-ce donc qu'on prépare ?

J O A D.

Il est juste, mon fils, que je vous le déclare.
Il faut que vous soyez instruit, même avant tous,
Des grands desseins de Dieu sur son peuple, & sur
vous.

Armez-vous d'un courage & d'une foi nouvelle.
Il est tems de montrer cette ardeur & ce zèle,
Qu'au fond de votre cœur mes soins ont cultivés,
Et de payer à Dieu ce que vous lui devez.
Sentez-vous cette noble & généreuse envie ?

J O A S.

Je me sens prêt, s'il veut, de lui donner ma vie.

J O A D.

On vous a lû souvent l'histoire de nos rois.
Vous souvient-il, mon fils, quelles étroites loix
Doit s'imposer un roi digne du diadème ?

J O A S.

Un roi sage, ainsi Dieu * l'a prononcé lui même,
Sur la richesse & l'or ne met point son appui,
Craint le Seigneur son Dieu, sans cesse a devant lui
Ses préceptes, ses loix, ses jugemens sévères,

* Deut. cb. 17.

Et d'injustes fardeaux n'accable point ses freres.

JOAD.

Mais sur l'un de ces rois s'il falloit vous régler,
A qui choisiriez-vous, mon fils de ressembler ?

JOAS.

David, pour le Seigneur plein d'un amour fidèle,
Me paroît des grands rois le plus parfait modèle.

JOAD.

Ainsi dans leurs excès vous n'imiteriez pas
L'infidèle Joram, l'impie Okosias.

JOAS.

O mon pere !

JOAD.

Achevez, dites, que vous en semble ?

JOAS.

Puisse périr comme eux quiconque leur ressemble.

(Joad se prosterne a ses pieds.)

Mon pere, en quel état vous vois je devant moi ?

JOAD.

Je vous rends le respect que je dois à mon roi.
De votre ayeul David, Joas, rendez-vous digne.

JOAS.

Joas ? Moi ?

JOAD *se relevant.*

Vous saurez par quelle grace insigne,
D'une mere en fureur Dieu trompant le dessein,
Quand déjà son poignard étoit dans votre sein,
Vous choisit, vous sauva du milieu du carnage.
Vous n'êtes pas encore échappé de sa rage.
Avec la même ardeur qu'elle voulut jadis
Perdre en vous le dernier des enfans de son fils
A vous faire périr sa cruauté s'attache,

Et

Et vous poursuit encor sous le nom qui vous cache
 Mais sous vos étendarts j'ai déjà sù ranger
 Un peuple obéissant & prompt à vous venger.

Entrez, généreux chefs des familles sacrées,
 Du ministère saint tour à tour honorées.

S C E N E III.

JOAS, JOAD, AZARIAS, ISMAEL,
 TROIS AUTRES CHEFS DES LEVITES.

J O A D :

ROI, voilà vos vengeurs contre vos ennemis.
 Prêtres, voilà le roi que je vous ai promis.

A Z A R I A S.

Quoi c'est Eliacin ?

I S M A E L.

Quoi cet enfant aimable —

J O A D.

Est des rois de Juda l'héritier véritable,
 Dernier né des enfans du triste Okosias,
 Nourri, vous le savez, sous le-nom de Joas.
 De cette fleur si tendre & si-tôt moissonnée
 Tout Juda, comme vous, plaignant la destinée,
 Avec ses freres morts le crut enveloppé.
 Du perfide couteau comme eux il fut frappé.
 Mais Dieu du coup mortel sût détourner l'atteinte,
 Conserva dans son cœur la chaleur presque éteinte,
 Permit que des bourreaux trompant l'œil vigilant
 Josabet dans son sein l'emportât tout sanglant,
 Et n'ayant de son vol que-moi seul pour complice,
 Dans le temple cachât l'enfant & la nourrice.

J O A S.

J O A S.

Hélas ! de tant d'amour & de tant de bienfaits,
Mon pere, quel moyen de m'acquitter jamais ?

J O A D.

Gardez pour d'autres tems cette reconnoissance.
Voilà donc votre roi, votre unique espérance,
J'ai pris soin jusqu'ici de vous le conserver.
Ministres du Seigneur, c'est à vous d'achever.
Bien-tôt de Jéshabel la fille meurtrière
Instruite que Joas voit encor la lumière,
Dans l'horreur du tombeau viendra le replonger.
Déjà sans le connoître elle veut l'égorger.
Prêtres saints, c'est à vous de prévenir sa rage.
Il faut finir des Juifs le honteux esclavage,
Venger nos princes morts, relever votre loi,
Et faire aux deux tribus reconnoître leur roi.
L'entreprise sans doute est grande & périlleuse.
J'attaque sur son trône une reine orgueilleuse,
Qui voit sous ses drapeaux marcher un camp nom-
breux
De hardis étrangers, d'infidèles Hébreux.
Mais ma force est au Dieu, dont l'intérêt me guide.
Songez qu'en cet enfant tout Israël réside.
Déjà ce Dieu vengeur commence à la troubler.
Déjà trompant ses soins j'ai sù vous rassembler.
Elle nous croit ici sans armes, sans défense.
Couronnons, proclamons Joas en diligence.
De-là, du nouveau prince intrépides soldats,
Marchons, en invoquant l'arbitre des combats,
Et réveillant la foi dans les cœurs endormie,
Jusques dans son palais cherchons notre ennemie.
Et quels cœurs si plongés dans un lâche sommeil,
Vous voyant avancer dans ce saint appareil,

D

Ne

Ne s'empresseront pas à suivre notre exemple ?
Un roi, que Dieu lui-même à nourri dans son temple,

Le successeur d'Aaron de ses prêtres suivi,
Conduisant au combat les enfans de Lévi,
Et dans ces mêmes mains des peuples révérees,
Les armes au Seigneur par David consacrées ?
Dieu sur ses ennemis répandra sa terreur.
Dans l'infidèle sang baignez-vous sans horreur.
Frappez & Tyriens, & même Israélites.
Ne descendez-vous pas de ces fameux Lévités,
Qui lorsqu'au dieu du Nil le volage Israël
Rendit dans le désert un culte criminel,
De leurs plus chers parens saintement homicides,
Consacrèrent leurs mains dans le sang des perfides,
Et par ce noble exploit vous acquirent l'honneur
D'être seuls employés aux autels du Seigneur ?

Mais je vois que déjà vous brûlez de me suivre.
Jurez donc avant tout sur cet auguste livre
A ce roi que le ciel vous redonne aujourd'hui,
De vivre, de combattre, & de mourir pour lui.

A Z A R I A S au bout de la table, ayant la main sur le livre.

Oui, nous jurons ici pour nous, pour tous nos freres,
De rétablir Joas au trône de ses peres,
De ne poser le fer entre nos mains remis,
Qu'après l'avoir vengé de tous ses ennemis.
Si quelque transgresseur enfreint cette promesse,
Qu'il éprouve, grand Dieu, ta fureur vengeresse :
Qu'avec lui ses enfans de ton partage exclus
Soient au rang de ces morts, que tu ne connois plus.

J O A D.

Et vous, à cette loi, votre règle éternelle,
Roi, ne jurez-vous pas d'être toujours fidèle ?

J O A S.

Pourrois-je à cette loi ne me pas conformer ?

J O A D.

O mon fils, de ce nom j'ose encor vous nommer,
Souffrez cette tendresse, & pardonnez aux larmes
Que m'arrachent pour vous de trop justes alarmes.
Loin du trône nourri, de ce fatal honneur,
Hélas ! vous ignorez le charme empoisonneur.
De l'absolu pouvoir vous ignorez l'yvresse,
Et des lâches flatteurs la voix enchanteresse.
Bien-tôt ils vous diront, que les plus saintes loix,
Maitresses du vil peuple, obéissent aux rois ;
Qu'un roi n'a d'autre frein que sa volonté même ;
Qu'il doit immoler tout à sa grandeur suprême ;
Qu'aux larmes, au travail le peuple est condamné.
Et d'un sceptre de fer veut être gouverné ;
Que s'il n'est opprimé, tôt ou tard il opprime.
Ainsi de piège en piège, & d'abîme en abîme,
Corrompant de vos mœurs l'aimable pureté,
Ils vous feront enfin haïr la vérité,
Vous peindront la vertu sous une affreuse image.
Hélas ! ils ont des rois égaré le plus sage.

Promettez sur ce livre & devant ces témoins,
Que Dieu fera toujours le premier de vos soins,
Que sévère aux méchans, & des bons le refuge,
Entre le pauvre & vous, vous prendrez Dieu pour
juge ;

Vous souvenant, mon fils, que caché sous le lin
Comme eux vous fûtes pauvre, & comme eux or-
phelin.

*JOAS au milieu de la table, ayant sa main sur le
livre saint.*

Je promets d'observer ce que la loi m'ordonne.
Mon Dieu, punissez-moi, si je vous abandonne.

D 2

J O A D.

Venez, de l'huile sainte il faut vous consacrer.
Paroissez, Josabet, vous pouvez vous montrer.

S C E N E IV.

JOAS, JOAD, JOSABET, ZACHARIE,
SALOMITH, AZARIAS, ISMAEL,
TROIS AUTRES CHEFS DES
LEVITES, LE CHOEUR.

JOSABET *embrassant Joas.*

O Roi, fils de David !

J O A S.

O mon unique mere !
Venez, cher Zacharie, embrasser votre frere.

JOSABET *à Zacharie.*

Aux piéds de votre roi, prosternez-vous, mon fils.

(Zacharie se jettant aux piéds de Joas.)

J O A D *pendant qu'ils s'embrassent.*

Enfans, ainsi toujours puissiez-vous être unis !

JOSABET *à Joas.*

Vous savez donc quel sang vous a donné la vie ?

J O A S.

Et je sai quelle main sans vous me l'eût ravie.

J O S A B E T.

De votre nom, Joas, je puis donc vous nommer.

J O A S.

JOAS.

Joas ne cessera jamais de vous aimer.

LE CHOEUR.

Quoi, c'est là —

JOSABET.

C'est Joas.

JOAD.

Écoutons ce Lévite.

SCÈNE V.

JOAD, JOSABET, JOAS, ZACHARIE,
SALOMITH, AZARIAS, ISMAEL,
TROIS AUTRES CHEFS DES
LEVITES, UN LEVITE, LE
CHOEUR.

UN LEVITE.

J'Ignore contre Dieu quel projet on médite.
Mais l'airain menaçant frémit de toutes parts.
On voit luire des feux parmi des étendarts.
Et sans doute Athalie assemble son armée.
Déjà même au secours toute voie est fermée.
Déjà le sacré mont, où le temple est bâti,
D'insolens Tyriens est par tout investi.
L'un d'eux en blasphémant, vient de nous faire en-
tendre
Qu'Abner est dans les fers, & ne peut nous défendre.

D 3

JOSABET

JOSABET à Joas.

Cher enfant, que le ciel en vain m'avoit rendu,
Hélas ! pour vous sauver j'ai fait ce que j'ai pû.
Dieu ne se souvient plus de David votre pere.

JOAD à Josabet.

Quoi ? Vous ne craignez pas d'attirer sa colere
Sur vous, & sur ce roi si cher à votre amour ?
Et quand Dieu de votre bras l'arrachant sans retour,
Voudroit que de David la maison fût éteinte ;
N'êtes-vous pas ici sur la montagne sainte,
Où * le pere des Juifs sur un fils innocent
Leva sans murmurer un bras obéissant,
Et mit sur un bûcher ce fruit de sa veillesse,
Laisant à Dieu le soin d'accomplir sa promesse,
Et lui sacrifiant, avec ce fils aimé,
Tout l'espoir de sa race en lui seul renfermé ?

Amis, partageons-nous. Qu'Ismaël en sa garde,
Prenne tout le côté que l'orient regarde.
Vous, le côté de l'ourse, & vous de l'occident.
Vous le midi. Qu'aucun, par un zèle imprudent,
Découvrant mes desseins, soit prêtre, soit Lévite,
Ne sorte avant le tems, & ne se précipite.
Et que chacun enfin d'un même esprit poussé
Garde en mourant le poste où je l'aurai placé.
L'ennemi nous regarde en son aveugle rage
Comme de vils troupeaux réservés au carnage,
Et croit ne rencontrer que désordre & qu'effroi.
Qu'Azarias par tout accompagne le roi.

(à Joas.)

Venez, cher rejetton d'une vaillante race,
Remplir vos défenseurs d'une nouvelle audace.
Venez du diadème a leurs yeux vous couvrir,
Et périssez du moins en roi, s'il faut périr.

(à un Lévite.)

* Abraham.

Suivez-

Suivez-le, Josabet. Vous donnez-moi ces armes.
 (*au Chœur.*)
 Enfans, offrez à Dieu vos innocentes larmes.

S C E N E VI.

SALOMITH, LE CHOEUR.

LE CHOEUR *chante.*

PArtez, enfans d'Aaron, partez.
 Jamais plus illustre querelle
 De vos ayeux n'arma le zèle.
 Partez, enfans d'Aaron, partez.
 C'est votre roi, c'est Dieu, pour qui vous combattez.

UNE VOIX *seule.*

Où sont les traits que tu lances,
 Grand Dieu, dans ton juste courroux ?
 N'es-tu plus le Dieu jaloux ?
 N'es-tu plus le Dieu des vengeances ?

UNE AUTRE.

Où sont, Dieu de Jacob, tes antiques bontés ?
 Dans l'horreur qui nous environne
 N'entens-tu que la voix de nos iniquités ?
 N'es-tu plus le Dieu qui pardonne ?

LE CHOEUR.

Où sont, Dieu de Jacob, tes antiques bontés ?

UNE VOIX *seule.*

C'est à toi que dans cette guerre
 Les flèches des méchans prétendent s'adresser.
 Faisons, disent-ils, cesser
 Les fêtes de Dieu sur la terre.

De son joug importun delivrons les mortels.
 Massacrons tous ses saints. Renversons ses autels.

Que de son nom, que de sa gloire

Il ne reste plus de mémoire.

Que ni lui, ni son Christ ne régneront plus sur nous.

LE CHOEUR.

Où sont les traits que tu lances,

Grand Dieu, dans ton juste courroux ?

N'es-tu plus le Dieu jaloux ?

N'es-tu plus le Dieu des vengeances ?

UNE VOIX *seule.*

Triste reste de nos rois,

Chère & dernière fleur d'une tige si belle,

Hélas ! sous le couteau d'une mère cruelle

Te verrons-nous tomber une seconde fois ?

Prince aimable, di-nous, si quelque ange au ber-
 ceau

Contre tes assassins prit soin de te défendre ;

Où si dans la nuit du tombeau

La voix du Dieu vivant a ranimé ta cendre.

UNE AUTRE.

D'un père & d'un ayeul contre toi révoltés,

Grand Dieu, les attentats lui sont-ils imputés ?

Est-ce que sans retour ta pitié l'abandonne ?

LE CHOEUR.

Où sont, Dieu de Jacob, tes antiques bontés ?

N'es-tu plus le Dieu qui pardonne ?

UNE DES FILLES DU CHOEUR,

sans chanter.

Chères sœurs, n'entendez-vous pas

Des cruels Tyriens la trompette qui sonne ?

S A L O-

SALOMITH.

J'entens même les cris des barbares soldats,
Et d'horreur j'en frissonne.
Courons, fuyons, retirons-nous
A l'ombre salutaire
Du redoutable sanctuaire.

Fin du quatrième acte.



ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

ZACHARIE, SALOMITH,
LE CHOEUR.

SALOMITH.

CHER Zacharie, hé bien ? Que nous apprenez-vous ?

ZACHARIE.

Redoublez au Seigneur votre ardente prière.
Peut-être nous touchons à notre heure dernière.
Pour l'horrible combat, ma sœur, l'ordre est donné.

SALOMITH.

Que fait Joas ?

ZACHARIE.

Joas vient d'être couronné.

Le grand prêtre a sur lui répandu l'huile sainte.
 O ciel ! dans tous les yeux quelle joie étoit peinte
 A l'aspect de ce roi racheté du tombeau !
 Ma sœur, on voit encor la marque du couteau.
 On voit paroître aussi sa fidèle nourrice,
 Qui cachée en un coin de ce vaste édifice
 Gardoit ce cher dépôt, & n'avoit de ses soins
 Que les yeux de ma mere, & que Dieu pour témoins
 Nos Lévités pleuroient de joie & de tendresse,
 Et méloient leurs sanglots à leurs cris d'allégresse.
 Lui, parmi ces transports affable, & sans orgueil,
 A l'un tendoit la main, flattoit l'autre de l'œil,
 Juroit de se régler par leurs avis sinceres,
 Et les appelloit tous ses peres ou ses freres.

S A L O M I T H.

Ce secret au dehors est-il aussi semé ?

Z A C H A R I E.

Ce secret dans le temple est encor renfermé.
 Des enfans de Lévi la troupe partagée
 Dans un profond silence aux portes s'est rangée.
 Tous doivent à la fois précipiter leurs pas,
 Et crier pour signal, Vive le roi Joas.
 Mais mon pere défend que le roi se hazarde,
 Et veut qu'Azarias demeure pour sa garde,
 Cependant Athalie, un poignard à la main,
 Rit des foibles remparts de nos portes d'airain.
 Pour les rompre, elle attend les fatales machines,
 Et ne respire enfin que sang & que ruines.
 Quelques prêtres, ma sœur, ont d'abord proposé
 Qu'en un lieu souterrain par nos peres creusé
 On renfermât du moins notre arche précieuse.
 O crainte, a dit mon pere, indigne, injurieuse !
 L'arche qui fit tomber tant de superbes tours,
 Et força le Jourdain de rebroussier son cours,

Des

Des dieux des nations tant de fois triomphante,
Fuiroit donc à l'aspect d'une femme insolente ?
Ma mere auprès du roi, dans un trouble mortel,
L'œil tantôt sur ce prince, & tantôt vers l'autel,
Muette, & succombant sous le poids des alarmes,
Aux yeux les plus cruels arracheroit des larmes.
Le roi de tems en tems la presse entre ses bras,
La flatte — Cheres sœurs, suivez toutes mes pas.
Et s'il faut aujourd'hui que notre roi périsse,
Allons, qu'un même sort avec lui nous unisse.

SALOMITH.

Quelle insolente main frappe à coups redoublés ?
Qui fait courir ainsi ces Lévités troublés ?
Quelle précaution leur fait cacher leurs armes ?
Le temple est-il forcé ?

ZACHARIE.

Dissez vos alarmes.
Dieu nous envoie Abner.

SCÈNE II.

ABNER, JOAD, JOSABET, ZACHARIE,
SALOMITH, ISMAEL, DEUX
LEVITES, LE CHOEUR.

JOAD.

EN croirai-je mes yeux,
Cher Abner ? Quel chemin a pu jusqu'en ces lieux
Vous conduire au travers d'un camp qui nous assie-
ge ?
On disoit que d'Achab la fille sacrilège

Avoit, pour assurer ses projets inhumains,
Chargé d'indignes fers vos généreuses mains.

A B N E R.

Oui, Seigneur, elle a craint mon zèle & mon courage.

Mais c'est le moindre prix que me gardoit sa rage.
Dans l'horreur d'un cachot par son ordre enfermé,
J'attendois que le temple en cendres consumé,
De tant de flots de sang non encore assouvie,
Elle vint m'affranchir d'une importune vie,
Et retrancher des jours, qu'auroit dû mille fois
Terminer la douleur de survivre à mes rois.

J O A D.

Par quel miracle a-t-on obtenu votre grace ?

A B N E R.

Dieu dans ce cœur cruel fait seul ce qui se passe.
Elle m'a fait venir, & d'un air égaré,
Tu vois de mes soldats tout ce temple entouré,
Dit-elle. Un feu vengeur va le réduire en cendre.
Et ton Dieu contre moi ne le fauroit défendre.
Ses prêtres toutefois, mais il faut se hâter,
A deux conditions peuvent se racheter.
Qu'avec Eliacin on mette en ma puissance
Un trésor, dont je sai qu'ils ont la connoissance,
Par votre roi David autrefois amassé,
Sous le sceau du secret au grand prêtre laissé.
Va, di-leur, qu'à ce prix je leur permets de vivre.

J O A D.

Quel conseil, cher Abner, croyez-vous qu'on doit
suivre ?

A B N E R.

A B N E R.

Et tout l'or de David, s'il est vrai qu'en effet
Vous gardiez de David quelque trésor secret
Et tout ce que des mains de cette reine avare
Vous avez pû sauver & de riche & de rare
Donnez-le. Voulez-vous que d'impurs assassins
Viennent briser l'autel, brûler les chérubins,
Et portant sur notre arche une main téméraire,
De votre propre sang souiller le sanctuaire ?

J O A D.

Mais feroit-il, Abner, à des cœurs généreux
De livrer au supplice un enfant malheureux,
Un enfant, que Dieu même à ma garde confie,
Et de nous racheter aux dépens de sa vie ?

A B N E R.

Hélas ! Dieu voit mon cœur. Plut à ce Dieu
 puissant
Qu'Athalie oubliât un enfant innocent,
Et que du sang d'Abner sa cruauté contente
Crût calmer par ma mort le ciel qui la tourmente !
Mais que peuvent pour lui vos inutiles soins ?
Quand vous périrez tous, en périra-t-il moins ?
Dieu vous ordonne-t-il de tenter l'impossible ?
Pour obéir aux loix d'un tyran inflexible,
Moïse par sa mere au Nil abandonné,
Se vit, presque en naissant, à périr condamné.
Mais Dieu le conservant contre toute espérance,
Fit par le tyran même élever son enfance.
Qui fait ce qu'il réserve à votre Eliacin,
Et si lui préparant un semblable destin,
Il n'a point de pitié déjà rendu capable
De nos malheureux rois l'homicide implacable ?
Du moins, & Josabet, comme moi, l'a pû voir,
Tantôt

Tantôt à son aspect je l'ai vû s'émouvoir.
J'ai vû de son courroux tomber la violence.

(a *Josabet.*)

Princesse, en ce péril vous gardez le silence ?
Hé quoi ? pour un enfant, qui vous est étranger,
Souffrez-vous que sans fruit Joad laisse égorger
Vous, son fils, tout ce peuple & que le feu dévore
Le seul lieu sur la terre où Dieu veut qu'on l'adore ?
Que feriez-vous de plus, si des rois vos ayeux
Ce jeune enfant étoit un reste précieux ?

JOSABET *bas a Joad.*

Pour le sang de ses rois vous voyez sa tendresse.
Que ne lui parlez-vous ?

JOAD.

Il n'est pas tems, Princesse.

ABNER.

Le tems est cher, Seigneur, plus que vous ne pensez.
Tandis qu'à me répondre ici vous balancez,
Mathan près d'Athalie étincelant de rage
Demande le signal, & presse le carnage.
Faut-il que je me jette à vos sacrés genoux ?
Au nom du lieu si saint qui n'est ouvert qu'à vous,
Lieu terrible, où de Dieu la majesté repose,
Quelque dure que soit la loi qu'on vous impose,
De ce coup imprévu songeons à nous parer.
Donnez-moi seulement le tems de respirer.
Demain, dès cette nuit, je prendrai des mesures
Pour assurer le temple, & venger ses injures.
Mais je vois que mes pleurs & que mes vains discours
Pour vous persuader sont un foible secours.
Votre austere vertu n'en peut être frappée.
Hé bien ! Trouvez-moi donc quelque arme, quelque
épée.

Et

Et qu'aux portes du temple, où l'ennemi m'attend,
Abner puisse du moins mourir en combattant

JOAD.

Je me rends. Vous m'ouvrez un avis que j'embrasse,
De tant de maux, Abner, détournons la menace.
Il est vrai de David un trésor est resté.
La garde en fut commise à ma fidélité.
C'étoit des tristes Juifs l'espérance dernière,
Que mes soins vigilans cachotent à la lumière.
Mais puisqu'à votre reine il faut le decouvrir,
Je vais la contenter, nos portes vont s'ouvrir.
De ses plus braves chefs qu'elle entre accompagnée.
Mais de nos saints autels qu'elle tienne éloignée.
D'un ramas d'étrangers l'indiscrette fureur.
Du pillage du temple épargnez-moi l'horreur.
Des prêtres, des enfans lui feroient-ils quelque
 ombre ?
De sa suite avec vous qu'elle règle le nombre.
Et quant à cet enfant si craint, si redouté,
De votre cœur, Abner, je connois l'équité.
Je vous veux devant elle expliquer sa naissance.
Vous verrez, s'il le faut remettre en sa puissance.
Et je vous ferai juge entre Athalie & lui.

ABNER.

Ah ! je le prens déjà, Seigneur, sous mon appui.
Ne craignez rien. Je cours vers celle qui m'envoie

SCENE

SCENE III.

JOAD, JOSABET, ZACHARIE,
SALOMITH, ISMAËL, DEUX
LEVITES, LE CHOEUR.

JOAD.

Grand Dieu, voici ton heure, on t'amène ta
proie.

Ismaël. écoutez.

(Il lui parle bas.)

JOSABET.

Puissant maître des cieux,
Remets-lui le bandeau, dont tu couvris ses yeux,
Lorsque lui déroband tout le fruit de son crime;
Tu cachas dans mon sein cette tendre victime.

JOAD.

Allez, sage Ismaël, ne perdez point de tems.
Suivez de point en point ces ordres importants.
Sur-tout, qu'à son entrée, et que sur son passage,
Tout d'un calme profond lui présente l'image.
Vous, enfans, préparez un trône pour Joas.
Qu'ils s'avance suivi de nos sacrés soldats.
Faites venir aussi sa fidèle nourrice,
Princesse, & de vos pleurs que la source tarisse.
(à un Lévite.)

Vous, des que cette reine yvre d'un fol orgueil
De la porte du temple aura passé le seuil,
Qu'elle ne pourra plus retourner en arrière ;
Dans le camp ennemi jette un subit effroi.
Appellez tout le peuple au secours de son roi.
Et faites retentir jusques à son oreille.

De

De Joas conservé l'étonnante merveille.
Il vient.

SCÈNE IV.

JOAS, JOAD, JOSABET, ZACHARIE,
SALOMITH, AZARIAS, TROUPES
DE PRETRES ET DE LEVITES,
LE CHOEUR.

JOAD.

LEvites saints, prêtres de notre Dieu.
Par tout, fais vous montrer, environnez ce lieu.
Et laissant à mes soins gouverner votre zèle,
Pour paroître, attendez que ma voix vous appelle.

(Ils se cachent tous.)

Roi, je croi qu'à vos vœux cet espoir est permis,
Venez voir à vos pieds tomber vos ennemis.
Celle dont la fureur poursuit votre enfance
Vers ces lieux à grands pas pour vous perdre s'a-
vance.

Mais ne la craignez point. Songez qu'autour de
vous

L'ange exterminateur est debout avec nous.
Montez sur votre trône, & ... Mais la porte ouvre.
Permettez un moment que le voile vous couvre.

(Il tire un rideau.)

Vous changez de couleur, Princesse ?

JOSABET.

Ah ! sans pâlir
Puis je voir d'assassins le temple se remplir ?

Quoi ?

Quoi ? Ne voyez-vous pas quelle nombreuse escorte...

JOAD.

Je voi, que du saint temple on referme la porte.
Tout est en sûreté.

SCENE V.

ATHALIE, JOAS *caché derrière le rideau*,
JOAD, JOSABET, ABNER,
SUITE D'ATHALIE.

ATHALIE *a Joad*.

TE voilà, séducteur,
De ligue, de complots përniceux auteur,
Qui dans le trouble seul a mis tes espërances,
Eternel ennemi des suprêmes puissances.
En l'appui de ton Dieu tu t'étois reposé.
De ton espoir frivole es-tu désabusé ?
Il laisse en mon pouvoir & son temple & ta vie.
Je devrois sur l'autel, où ta main sacrifie,
Te... Mais du prix qu'on m'offre, il faut me contenter.
Ce que tu m'as promis songe à l'exécuter.
Cet enfant, ce trésor, qu'il faut qu'on me remette,
Où font-ils !

JOAD.

Sur le champ tu seras satisfaite.
Je te les vais montrer l'un & l'autre à la fois.

(Le rideau se tire)

Paroissez, cher enfant, digne sang de nos rois.

Le

Le rideau étant tiré, on voit Joas sur son trône, sa nourrice est à genoux à sa droite, Azarias l'épée à la main est debout à sa gauche, & près de lui, Zacharie & Salomith sont à genoux sur les degrés du trône, plusieurs Lévites l'épée à la main, sont rangés dans les cotés.

Connois-tu l'héritier du plus saint des monarques,
Reine ? De ton poignard connois du moins ces mar-
ques.

Voilà ton roi, ton fils, le fils d'Okofias.
Peuples, & vous Abner, reconnoissez Joas.

A B N E R.

Ciel !

A T H A L I E à Joad.

Perfide !

J O A D.

Vois tu cette Juive fidèle,
Dont tu fais bien qu'alors il suçoit la mamelle ?
Il fut par Josabet à ta rage enlevé.
Ce temple le reçut, & Dieu l'a conservé.
Des trésors de David voilà ce qui me reste.

A T H A L I E.

Ta fourbe à cet enfant, traître, sera funeste.
D'un fantôme odieux, soldats, délivrez-moi.

J O A D.

Soldats du Dieu vivant, défendez votre roi,

*Ici le fond du théâtre s'ouvre. On voit le dedans
du temple, & les Lévites armés entrent de tous cotés
sur la scène.*

A T H A-

A T H A L I E.

A T H A L I E.

Où suis-je ? O trahison ! O reine infortunée !
D'armes & d'ennemis je suis environnée.

J O A D.

Tes yeux cherchent en vain, tu ne peux échapper
Et Dieu de toutes parts a sù t'envelopper.
Ce Dieu que tu bravois, en nos mains t'a livrée.
Rens-lui compte du sang dont tu t'es enivrée.

A T H A L I E.

Quoi ? La peur a glacé mes indignes soldats ?
Lâche Abner, dans quel piège as tu conduit mes pas ?

A B N E R.

Rcine, Dieu m'est témoin —

A T H A L I E.

Laisse-là ton Dieu, traître ;

Et venge-moi.

A B N E R *se jettant aux pieds de Joas.*

Sur qui ? Sur Joas ! Sur mon maître !

A T H A L I E.

Lui Joas ? Lui ton roi ? Songez, méchans, songez
Que mes armes encor vous tiennent assiégés.
J'entens à haute voix tout mon camp qui m'appelle.
On vient à mon secours. Tremblez, troupe rebelle.

SCENE

S C E N E VI.

ISMAEL, JOAS, JOAD, ATHALIE,
Et tous les acteurs de la scène précédente.

I S M A E L.

Seigneur, le temple est libre, & n'a plus d'ennemis.

L'étranger est en fuite, & le Juif est soumis.
Comme le vent dans l'air dissipe la fumée,
La voix du Tout-puissant a chassé cette armée.
Nos Lévites, du haut de nos sacrés parvis,
D'Okofias au peuple ont annoncé le fils,
Ont conté son enfance au glaive dérobée,
Et la fille d'Achab dans le piège tombée.
Par tout en même tems la trompette a sonné.
Et ses sons, & leurs cris dans son camp étonné
Ont répandu le trouble & la terreur subite,
Dont Gédéon frappa le fier Madianite.
Les Tyriens, jettant armes & boucliers,
Ont par divers chemins disparu les premiers.
Quelques Juifs éperdus ont aussi pris la fuite.
Mais de Dieu sur Joas admirant la conduite
Le reste à haute voix s'est pour lui déclaré.
Enfin d'un même esprit tout le peuple inspiré,
Femmes, vieillards, enfans, s'embrassent avec joie,
Bénissent le Seigneur, & celui qu'il envoie.
Tous chantent de David le fils ressuscité.
Baal est en horreur dans la sainte cité.
De son temple profane on a brisé les portes.
Mathan est égorgé.

A T H A L I E.

Dieu des Juifs, tu l'emportes !

Oui,

Oui, c'est Joas, je cherche en vain à me tromper.
 Je reconnois l'endroit où je le fis frapper.
 Je vois d'Okofias & le port & le geste.
 Tout me retrace enfin un sang, que je déteste.
 David, David triomphe. Achab seul est détruit.
 Impitoyable Dieu, toi seul as tout conduit.
 C'est toi, qui me flattant d'une vengeance aisée,
 M'as, vingt fois en un jour à moi-même opposée,
 Tantôt pour un enfant excitant mes remords,
 Tantôt m'éblouissant de tes riches trésors
 Que j'ai craint de livrer aux flammes, au pillage.
 Qu'il régne donc ce fils, ton soin, & ton ouvrage.
 Et que pour signaler son empire nouveau,
 On lui fasse en mon sein enfoncer le couteau.
 Voici ce qu'en mourant lui souhaite sa mere.
 Que dis-je souhaiter ? Je me flatte, j'espere,
 Qu'indocile à ton joug, fatigué de ta loi.
 Fidèle au sang d'Achab, qu'il a reçu de moi,
 Conforme à son ayeul, à son pere semblable,
 On verra de David l'héritier détestable,
 Abolir tes honneurs, profaner ton autel,
 Et venger Athalie, Achab, & Jéshabel.

(Athalie sort, les Lévites la suivent.)

J O A S.

Qu'à l'instant hors du temple elle soit emmenée,
 Et que la sainteté n'en soit point profanée.
 Allez, sacrés vengeurs de vos princes meurtris,
 De leur sang par sa mort faire cesser les cris.
 Si quelque audacieux embrasse sa querelle,
 Qu'à la fureur du glaive on le livre avec elle.

SCENE

TRAGÉDIE.

SCÈNE VII.

JOAS, JOAD, JOSABET,
ABNER, & tous les acteurs de la scène
précédente.

JOAS descendu de son trône.

DIEU, qui voyez mon trouble & mon affliction,
Détournez loin de moi sa malédiction,
Et ne souffrez jamais qu'elle soit accomplie.
Faites que Joas meure, avant qu'il vous oublie.

JOAD aux Lévites.

Appellez tout le peuple, & montrons-lui son roi.
Qu'il lui vienne en ses mains renouveler sa foi.
Roi, prêtres, peuple, allons, pleins de reconnoissan-
ce,
De Jacob avec Dieu confirmer l'alliance,
Et saintement confus de nos égaremens,
Nous rengager à lui par de nouveaux sermens.
Abner, auprès du roi reprenez votre place.

SCÈNE DERNIERE.

UN LEVITE, JOAS, JOAD,
& tous les acteurs de la scène précédente.

JOAD au Lévite.

HE' bien, de cette impie a-t-on puni l'audace ?
UN LEVITE.

Le fer a de sa vie expié les horreurs.
Jerusalem long-tems en proie à ses fureurs,

D

A T H A L I E.

De son joug odieux à la fin soulagée,
Avec joie en son sang la regarde plongée.

J O A D.

Par cette fin terrible & due à ses forfaits,
Apprenez, Roi des Juifs, & n'oubliez jamais,
Que les rois dans le ciel ont un juge sévère,
L'innocence un vengeur, & l'orphelin un pere.

F I N.



